

Ieng Tan

U N E P R I S O N
S A N S M U R S

Éditions Marcellines

Rédaction française d'après les manuscrits d'Ieng Tan : Sœur Vittoria Bertoni

Révision du texte : Jeannine Le Du - Sylvie Dalpé

Mise en page : Stefano Ferrari

Milan, octobre 2016

Le caractère original du mode d'expression d'Ieng Tan (Sœur Kateri) a été respecté lors de la révision du texte.

PRÉFACE

Retracer une vie d'après des souvenirs confiés sous le sceau de l'amitié, n'est jamais très aisé et cela l'est d'autant moins quand on se retrouve plongé dans une culture et une réalité difficiles à imaginer et à comprendre : les nombreuses péripéties et les épisodes dramatiques qui émaillent la jeunesse de Ieng Tan pendant les années troublées de la dictature des Khmers Rouges.

Je n'avais qu'une connaissance sommaire du Cambodge, mais sœur Kateri a su me rendre plus familier son pays. Avec simplicité et sensibilité elle en a évoqué la beauté des paysages et les coutumes qui ont rendu si belles les années de son enfance.

Sa vie d'adolescente, marquée par les difficultés d'une famille pauvre et nombreuse, révèle déjà les traits de sa personnalité : le courage, la détermination, la soif d'apprendre et le désir de servir.

Jamais sa grande affection pour ses parents et son grand sens de la famille n'ont pu être étouffés par la brutalité du régime sanguinaire des Khmers Rouges.

Loin de se laisser désenchanter, réfugiée parmi les réfugiés, elle a lutté résolument pour échapper à la violence farouche de cette guerre qui l'a obligée à une longue errance de camp en camp. Conditions de vie épouvantables, perte de sa dignité, fatigue extrême surmontée pour avancer encore et toujours, période passagère, mais éprouvante, de sa cécité, jamais Ieng Tan n'a perdu ni l'espoir ni l'envie de vivre ; au contraire, le goût d'apprendre, le sens de la solidarité et de la reconnaissance ont toujours marqué la dure histoire de sa vie.

Avec empathie elle s'est penchée sur la détresse de ses compagnons d'infortune, en soulageant leurs souffrances physiques et morales.

Attentive et bienveillante, elle a appris, ensuite, à s'intégrer dans le milieu médical de l'ONU qui œuvrait dans les camps de

réfugiés et, par de belles rencontres elle a su rendre sa réalité quotidienne moins lourde et pénible.

Le long des routes, même au milieu de la peur et de l'angoisse, lors d'une marche harassante sous un soleil de plomb, elle a noté avec émotion et lyrisme les champs de riz abandonnés, la douceur du ciel au soleil couchant, le souffle du vent évoquant les parfums de son enfance.

Tout cela était douloureusement encore et toujours son pauvre pays, dont le sort la faisait tant souffrir.

L'horizon s'est éclairci lorsque le Canada est devenu pour elle une possibilité, puis une certitude. Quand l'avion s'est posé à Montréal sous la féerie des premières neiges, dans le cœur de Ieng Tan, le soleil avait repris sa vraie couleur, celle de la liberté. D'autres difficultés allaient se présenter, mais cette fois elle n'était plus seule pour les affronter.

L'adaptation à la vie religieuse en occident n'a pas été facile, mais là encore son courage, son goût de la réussite, son altruisme, son ouverture à la spiritualité ont tissé la trame d'une vie nouvelle que le don de Dieu ne cesse de faire grandir et d'épanouir.

Comment ne pas lui dire merci pour ce récit sincère, simple, vibrant qu'elle nous a livré dans ses lignes.

Soeur Vittoria Bertoni s. m.

Mon enfance

Je suis née au Cambodge. Il est difficile de déterminer la date exacte de ma naissance, car certains pays d'Asie du Sud comme la Chine, le Japon, la Thaïlande, le Laos, le Viêt Nam se réfèrent au calendrier lunaire si différent du grégorien utilisé dans la majeure partie du monde.



D'après ce que ma mère m'a dit, je suis née la nuit de la pleine lune du troisième mois de l'année du tigre. En considérant le signe zodiacal cambodgien, je peux affirmer que je suis née en 1949 ; quant au jour, je l'ignore, alors que pour le mois il se peut que, en tenant compte du Nouvel An chinois, je sois née en janvier ou en février.

Je suis la cadette. Ma sœur aînée, née dans l'année de la souris, a deux ans de plus que moi ; nous sommes nées toutes les deux à Phum Preak Pan dans la région de Srok Sâang, province de Kandal. Il faut environ deux heures de route pour se rendre de mon village natal à la capitale Phnom-Penh.

Mes parents

Mon père était chinois. Il est venu au Cambodge dans les années 1938-39, à cause de la guerre déclenchée en Chine par le communisme. Sa famille, en lui conseillant de quitter le pays, lui confia les deux enfants de sa tante. Quand il arriva au Cambodge il travailla comme ouvrier au port de Phnom-Penh, mais ensuite il quitta la capitale pour s'établir dans la région de Phum Preak Pan, pas loin de mon village natal. Là il fut marchand de vermicelles¹. Il transportait sur ses épaules le foyer, un gros chaudron d'eau chaude, un panier de vermicelles, des assiettes, des légumes etc. Au dire de ma mère, tout cet énorme poids a nui énormément à sa santé.

Aux dires de ma mère, tout cet énorme poids a nui énormément à sa santé.

Un jour, il est allé vendre des vermicelles jusqu'au village où habitaient ma mère et sa famille. Là-bas, il connut quelqu'un qui avait le même nom de famille que lui et qui lui conseilla d'aller chez mes grands-parents pour demander en mariage ma

1 Vermicelles chinois. Pâtes très fines et translucides, à base de farine de riz ou de soja. *Les vermicelles chinois, préparés avec de la farine de soja, se présentent en longs écheveaux nacrés ; bouillis ou frits, ils complètent des potages, des mélanges de légumes, des farces, etc.* (COURTINE Gastro 1984).

mère, l'aînée d'une famille de neuf enfants. Tous ses frères et sœurs étaient déjà mariés, sauf elle qui alors n'était pas intéressée au mariage. Pour cette raison, mes grands-parents étaient fort inquiets de son avenir.

De la vie de mes parents je ne sais que ce que ma mère m'a raconté.

Cependant mon père épousa ma mère et mes grands-parents lui donnèrent une partie de leur terrain pour y construire une maison.

À la fin de la Deuxième Guerre mondiale, ma mère mit au monde ma sœur aînée, Tan Huy Khéng.

A cette époque il y avait beaucoup d'étrangers au Cambodge : Français, Espagnols, Japonais, Africains etc. : tous parcouraient le pays en long et en large et plusieurs d'entre eux étaient considérés comme des espions. D'ailleurs mon cousin a été fusillé par quelqu'un qui l'avait accusé de faire partie d'un groupe hostile aux Blancs. On respirait une atmosphère semblable à celle régnant sous le régime communiste.

Je vins au monde deux ans après la naissance de ma sœur. Je pleurais jour et nuit et parfois sans aucune raison. Mon père recommandait à ma mère de me laisser pleurer autant que je le voulais espérant que je finisse par me lasser. Je n'avais pas un caractère facile. On m'a raconté qu'à quatre ou cinq ans j'étais une enfant terrible : je donnais même des coups de pieds dans les murs. Malgré mon attitude fort désagréable, mon père m'aimait et gardait son calme, car il adorait les enfants. Il ne parlait pas beaucoup, mais ses paroles étaient pleines de sagesse et de bonté. Mes grands-parents l'aimaient et l'estimaient énormément.

À l'âge de quatre ou cinq ans, j'aimais jouer à la ménagère : je préparais les repas. Pour faire cuire la nourriture, il me fallait avoir du bois que je me procurais en coupant des branches des buissons avec une hache. Je mettais le riz dans une petite casserole, j'allumais le feu et, au bout d'un peu de temps, le repas était prêt : un vrai repas !

Un jour je jouais avec ma cousine Kuoch Say-Eng, qui est encore vivante aujourd'hui et qui demeure à Phnom Penh, la capitale.

Elle prit un couteau pointu et le dirigea vers mon genou gauche. Le sang coulait comme quand on coupe le cou d'un coq. J'ai appelé à l'aide. Immédiatement mon père me prit dans ses bras et mit un pansement sur ma blessure selon les méthodes des anciens. L'histoire ne s'arrête pas là. Quelques jours plus tard, ma cousine, sa sœur et moi jouions de nouveau ensemble. Tout d'un coup, je pris mon petit marteau et frappai sur la tête de la sœur de ma cousine, ce qui la peina beaucoup. Toutefois elle ne perdit pas son calme. Ce n'était que des jeux d'enfants. Malgré nos disputes nous nous aimions beaucoup et nous nous aimons encore aujourd'hui très tendrement.

Je me souviens que ma mère racontait que lorsque mon père était venu habiter avec elle, elle lui avait acheté un chariot qui mesurait environ trois mètres de longueur et un mètre de largeur. Sur ce chariot mon père pouvait tout mettre : un foyer, des assiettes, des légumes, des vermicelles, de l'eau, etc. C'était fort pratique pour mon père qui à l'époque avait un petit restaurant avec de l'espace pour dix personnes. Ma mère l'aidait toujours, mais elle s'occupait tout particulièrement de la maison qui pour moi, du haut de mes sept ans, était comme une épicerie.

Mon père se levait tous les jours vers quatre heures du matin. Il faisait bouillir l'eau dans un grand chaudron, découpait la viande puis l'éminçait sur une grande planche avec un gros couteau, avant de l'ajouter à la soupe de vermicelles. Il faut dire que mon père était un bon cuisinier. Tous les gens du village venaient prendre leurs repas du matin à son restaurant. En général, ses clients étaient des paysans qui se levaient de bonne heure pour aller travailler aux champs. Vers cinq heures du matin, il y avait plein de monde, assis autour de la table, bavardant, riant et mangeant.

Tout ce bruit me réveillait. Alors je me levais pour aider ma mère à faire le ménage de la maison, tandis que ma sœur allait aider mon père au restaurant.

La journée de travail de mon père était longue. Son restaurant fermait à neuf heures, ensuite, il rangeait tout. Habituellement, comme il restait des vermicelles, il en profitait pour aller faire une dernière vente dans le village voisin. Il trouvait toujours des clients.

À son retour à la maison vers quatre heures de l'après-midi, il achetait en chemin des légumes ou autres choses dont il avait besoin pour la famille et pour son commerce.

À cette époque nous, les enfants, avions chaque jour deux repas différents : mon père préparait le repas chinois et ma mère celui à la cambodgienne. Sans exagérer, je peux affirmer que mes parents étaient tous deux des cordons bleus. Ma sœur et moi nous les regardions faire attentivement. Mes parents étaient plutôt silencieux, ils ne parlaient que lorsque nécessaire. Jamais, d'ailleurs, je n'ai entendu mes parents se disputer : tous les deux étaient calmes et discrets.

Les villageois les aimaient beaucoup, car ils étaient généreux. Après leur décès, d'un bout à l'autre du village et surtout dans le quartier où ils habitaient, on vantait leurs qualités. Le bien que l'on a fait demeure à jamais gravé dans les cœurs.

L'œuvre de charité

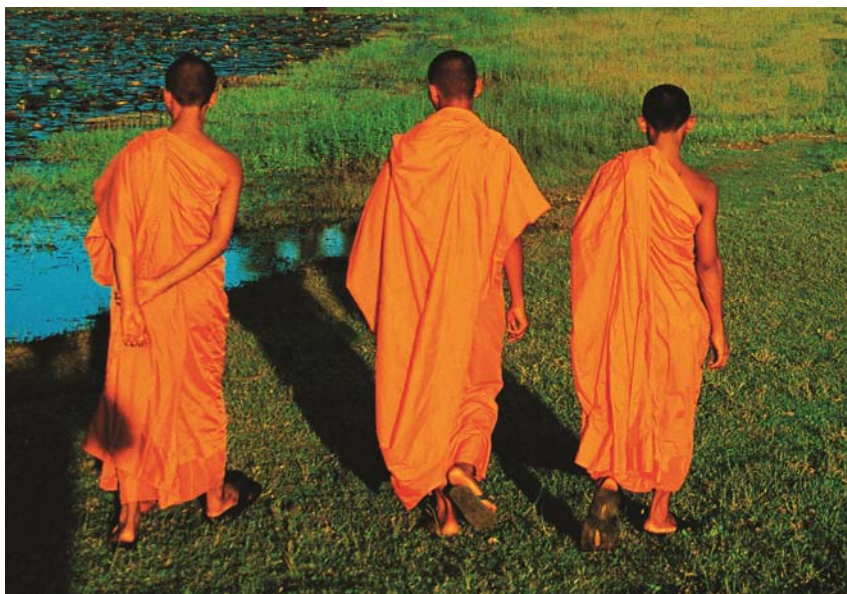
Partout dans le monde il existe des gens pauvres. À l'âge de sept ans, il me vint à l'esprit de faire du bien aux autres.

Dans mon village, il y avait des mendiants. Mon père m'avait donné de l'argent à leur distribuer. Je lui posais souvent des questions au sujet de leur situation précaire.

Au Cambodge, comme 90% de la population, ma famille était bouddhiste.

Presque chaque matin, des bonzes, quittant leur pagode, venaient quêter de la nourriture. Sans métier et vivant les vœux de pauvreté et de chasteté, ils subsistaient grâce aux dons des gens.

Un jour, des bonzes s'arrêtèrent devant ma maison. Mon père, qui avait préparé un gros bol de riz, m'envoya le verser dans le récipient de l'un d'eux, mais comme le riz s'était collé à la cuillère je n'y arrivais pas. Spontanément, j'ai frappé le bol du bonze pour y faire tomber le riz.



Bonzes bouddhistes parcourant le pays.

C'est alors que j'entendis mes parents parler entre eux.

Je me suis alors agenouillée et, consciente d'avoir fait un geste qui n'était pas convenable, je suis revenue très vite vers mes parents. Alors mon père, me serrant dans ses bras, m'a appris qu'il ne faut jamais toucher le récipient d'un bonze, car tout objet lui appartenant est sacré. En y touchant, on pouvait commettre un péché. Dès lors, j'ai respecté les choses sacrées.

À partir de l'âge de sept ans, je commençai à aller à la pagode avec ma grand-mère. C'est elle qui m'a appris aussi à prier avant d'aller me coucher. Comme la maison de mes grands-parents n'était pas loin de chez moi, il m'était facile de me rendre chez elle pour la prière du soir.

Au Cambodge, il y a plusieurs fêtes civiles et religieuses. À chaque fête, tous les membres de la famille apportent leurs dons à la pagode pour les offrir aux bonzes et demander qu'ils les bénissent. Selon la religion bouddhiste, toute nourriture offerte aux bonzes apporte des bienfaits aux ancêtres de la famille.

Dans ma famille, on utilisait deux calendriers : le calendrier lunaire dont on se servait spécialement pour les dates de naissance et pour les fêtes religieuses et le calendrier solaire qu'on utilisait à l'école. Voilà pourquoi, en changeant de pays, j'ai rencontré ensuite tant de difficultés à faire certifier mes documents.



Calendrier chinois

Le calendrier lunaire est caractérisé par les signes du zodiaque, représentés par douze animaux. Chaque signe du zodiaque compte pour une année: la première année est celle de la souris, la deuxième, celle du boeuf, la troisième, celle du tigre, la quatrième, celle

du lapin, la cinquième, celle du dragon, la sixième, celle du serpent, la septième, celle du cheval, la huitième, celle de la chèvre, la neuvième, celle du singe, la dixième, celle du coq, la onzième, celle du chien et la douzième, celle du cochon.

Le Nouvel An cambodgien est célébré le 13 avril. En principe, c'est le premier mois du calendrier lunaire.



Statue de Bouddha dans une pagode

Après l'indépendance du Cambodge

Traité de Genève (9 novembre 1953)

Avant l'indépendance du Cambodge, j'ignorais l'existence ou non de mon certificat de naissance. Tout ce que je sais, c'est qu'après l'Indépendance, ma tante fit faire mon certificat de naissance indiquant comme date le 1^{er} février 1953. Tout au long de mes études, j'ai toujours utilisé ce certificat comme référence, mais en réalité, je suis née en 1949.

Je ne me souviens plus exactement en quelle année je suis allée à l'école, mais en douzième année j'avais déjà un certain âge. J'ai fait tout mon primaire dans mon village natal. J'étais toujours première de classe. De ces années passées à la campagne, je garde d'agréables souvenirs. L'école commençait à sept heures du matin et se terminait à onze heures. Ensuite, les classes reprenaient à deux heures de l'après-midi jusqu'à cinq heures du soir. Le jeudi et le dimanche, nous étions en congé. Mon école s'appelait « Sala Kan Mam ». Sur le terrain de l'école, il y avait aussi une pagode d'où quelques bonzes venaient enseigner dans nos classes composées d'environ trente ou quarante élèves. L'enseignement y était donné selon le système scolaire français et, à partir de la neuvième année, on apprenait la langue française.

J'étais très heureuse, car à la fin de chaque session, j'arrivais à avoir de bonnes notes et à être première de classe. Mon maître était fier de moi et il m'encourageait à continuer mes études à Phnom Penh en affirmant que je réussirais facilement.

Quand mon père mourut en 1961, j'envisageai de poursuivre mes études secondaires loin de mon village, mais cela posait problème puisqu'il me fallait trouver un appartement et penser à ma sécurité, car j'habiterais toute seule dans un endroit qui m'était inconnu. Ma mère était fort inquiète.

Un jour, ma tante vint dans son village natal visiter ses parents. Elle me demanda si je souhaitais poursuivre mes études, ce à quoi

je consentis. Elle m'invita alors à aller vivre chez elle afin de pouvoir réaliser mon rêve.

Je partis, donc, chez elle. Dans sa maison il y avait beaucoup de monde, vingt-cinq personnes en tout. La majorité était des garçons : les enfants de mon oncle, de ma dernière tante et de mon deuxième oncle. A chaque repas il fallait se diviser en trois groupes. Il n'y avait que quatre femmes, soit trois jeunes filles et ma tante qui était la plus âgée.

Que penser de la condition de cette famille nombreuse ?

Dans cette équipe, seul mon oncle travaillait. Il était marchand de charbon. A chaque repas il fallait préparer trois grosses casseroles pour faire cuire le riz.

Comme j'étais petite, et que le chaudron était trop lourd, après avoir lavé le riz et l'avoir versé dedans et mis sur le feu, je mettais de l'eau avec un seau.

A Phnom Penh la vie s'avérait être tout à fait différente de celle de la campagne.

Des souvenirs inoubliables

J'étais encore petite quand mon père tomba malade. Je me souviens de peu de choses de cette période sinon qu'il était gravement malade, car dans sa vie il avait travaillé très dur. Je ne sais pas ce qu'il faisait quand il était en Chine, mais quand il a quitté son pays pour venir au Cambodge, d'après ce que ma mère m'a raconté, il a trouvé un travail comme ouvrier au port de Phnom Penh. La vie d'un étranger dans ce port n'était certainement pas facile, mais il fallait gagner sa vie honnêtement, selon ses capacités, et le faire sereinement.

Après la rencontre avec ma mère, sa vie a continué à être difficile.

Mon père était très gentil et généreux : il partageait de grand cœur sa nourriture avec les pauvres et les gens du village.

Quand il fut atteint de la tuberculose, il vint à Phnom Penh, chez ma tante pour se faire soigner. Elle lui avait réservé un petit logement derrière sa maison.

Un jour, avec ma mère, je suis allée le voir. Il faisait cuire sa nourriture en y mélangeant ses médicaments chinois. Il mangeait seul pour éviter toute contagion.

Chaque matin, il faisait toujours une bonne marche. Un jour, il m'a invitée à venir avec lui. Il me tenait par la main. Je n'oublierai jamais ce moment.

Je parlais avec lui et lui posais des questions sur la ville, sur sa santé et sa vie de tous les jours. Mon père me répondait en chinois, car il connaissait peu le cambodgien.

Comme sa maladie s'aggravait, il fut obligé de revenir à la maison, mais il voulut dormir tout seul dans la maison que mon oncle avait quittée avec toute sa famille quand il était parti pour Phnom Penh. Tous les matins ma mère lui préparait ses médicaments et sa nourriture et les lui apportait. Ma grand-mère et moi allions chercher les gouttes d'eau de bambou que l'on recueillait dans des bouteilles accrochées aux branches. On faisait bouillir ce liquide, environ trois tasses d'eau, avec les médicaments chinois jusqu'à obtenir une seule tasse ; c'était un concentré très fort. Grâce à ce traitement mon père put vivre encore un peu de temps. Nous savions, en tout cas, que ses jours étaient comptés.

Tous les soirs nous priions et les gens venaient s'unir à nous. Le bonze aussi venait le bénir. Enfin le dernier moment arriva : une soirée très triste pour toute ma famille. À huit heures du soir, on vint me dire que mon père étalait son dernier soupir. Je courus à son chevet. Il toussait et presque instinctivement il me poussa loin de lui pour éviter la contagion, car il m'aimait beaucoup...mon petit papa...

Vers dix heures du même soir, il quitta ce monde, en laissant ses deux filles et sa femme en pleurs. Oui, nous éclatâmes en sanglots. Je pleurai beaucoup et embrassai le corps de mon petit papa. Il n'était plus de ce monde. Il avait cinquante-quatre ans ; moi je pouvais en avoir douze.

Tous les gens du village vinrent nous exprimer leur sympathie. Sa dépouille mortelle fut exposée à la maison. La célébration des funérailles se déroula selon la coutume chinoise. La procession avançait triste et silencieuse. Étant de petite taille, ma mère me prit dans ses bras. Je m'effondrai en larmes. Ma sœur aînée, en tant que représentante de la famille, était assise, toute de blanc vêtue, devant le cercueil. Le corps de mon père fut ensuite enterré dans un champ, pas loin de notre maison.

Tous les ans, pour la fête des Morts, selon le calendrier bouddhiste, nous allions orner sa tombe de fleurs.

Suite à la guerre, cependant, les Khmers Rouges profanèrent ce lieu sacré, le saccageant pour y planter du riz. Ces gens étaient de vrais sans-cœurs !

Mes études à Phnom Penh

Durant les trois années du primaire, tout s'était bien passé. Mon école s'appelait « Santhor Mok » en mémoire d'un grand poète cambodgien du temps de la colonisation française.

Je travaillais bien et j'étais, presque tous les ans, la meilleure de la classe. Je n'étais pas particulièrement intelligente, mais j'étais sérieuse et je m'appliquais beaucoup dans mes études. À la fin de la septième année, on devait passer un concours pour entrer au collège ou au lycée. Comme j'avais beaucoup travaillé, je réussis à être reçue au Lycée « Sangkum Reastr Niyum Turl Kork ». Là, je suivis les cours de la sixième année à la terminale.

La vie quotidienne, à Phnom Penh, chez ma tante n'était pas facile. Il y avait tant de choses à faire : le ménage, la préparation des repas et la lessive.



Phnom Penh – Le Palais Royal

Comme je l'ai déjà dit, à la maison il y avait surtout des hommes qui ne se souciaient pas beaucoup de propreté. Heureusement, mon caractère volontaire m'a aidée à surmonter toutes ces difficultés. Je tenais surtout à apprendre et à connaître.

Le matin, vers cinq heures, je me levais pour faire cuire le potage et préparer d'autres aliments pour le petit déjeuner, puis je partais pour l'école, car les cours commençaient à sept heures.

Vers onze heures, je revenais en hâte pour aller chercher la nourriture là où ma tante vendait du charbon, mais il arrivait souvent qu'elle fût tellement occupée par son travail qu'il me fallait courir au marché acheter des provisions.

En revenant à la maison, je devais faire cuire le riz et en attendant qu'il soit prêt je préparais un autre chaudron pour la soupe. Parfois, il y avait deux mets différents. Vers midi, tout le monde arrivait. Le groupe des filles mangeait sur la natte, alors que les hommes étaient assis à table. Après le repas, chaque fille, à tour

de rôle, faisait la vaisselle. Cependant, ma cousine était si paresseuse que lorsque c'était son tour, elle ne bougeait même pas. Comme je vivais chez elle, je ne pouvais rien dire et je le faisais à sa place. Ma tante, il est vrai, grondait sa fille, mais en fait rien ne changeait.

La maison était petite pour les treize personnes que nous étions : neuf mètres de long par cinq mètres de large. Les autres cousins venaient juste pour le repas. Le dimanche était jour de lessive. La maison était assez sale, car il n'y avait que ma tante et moi pour faire le ménage et mettre de l'ordre. Souvent, ma tante était malade et c'était moi qui devais tout faire. La lessive à l'époque se faisait à la main : il fallait laver le linge, le frotter et puis le faire sécher sur une corde derrière la maison. Finalement, il fallait repasser le linge et les vêtements. Parfois, je me sentais épuisée surtout quand j'avais à repasser beaucoup d'habits d'hommes trop pesants pour ma petite taille et mon physique. Il m'arrivait aussi de rester debout jusque tard le soir pour terminer la lessive. J'y étais bien obligée pour payer mes études.

Outre la lessive, il y avait aussi le nettoyage des casseroles : un véritable exploit parce qu'au Cambodge on utilise le charbon pour la cuisson des aliments, ce qui fait que les ustensiles sont tout noirs. Après les avoir lavés et frottés longtemps et avec patience, ils devenaient propres et brillants. Il fallait aussi laver le plancher, nettoyer la salle de bain et les toilettes.

Je devais frotter tout cela à quatre pattes, parce que le sol était en briques de couleur blanc et beige. Comme je ne pouvais pas faire le ménage chaque jour parce que je fréquentais l'école, je profitais des moments libres, surtout quand il n'y avait personne à la maison.

Les moyens pour laver le plancher étaient assez rudimentaires : on prenait un sac de jute, on l'attachait à un gros bâton et on le trempait dans un grand seau d'eau où l'on avait laissé fondre du savon en poudre. Ce moyen de nettoyage était assez lourd pour moi qui préférais ne l'utiliser que très peu. Les membres de la famille de ma tante rentraient à la maison tous les soirs avec les pieds sales et noirs de charbon : le ménage de la maison fut donc pour moi une terrible épreuve !

Heureusement, il n'y avait pas que cela : j'avais à m'occuper de mes études et je le faisais avec joie et intérêt. Tous les ans, j'arrivais à me classer parmi les premières de la classe, cela en raison surtout de mon application et de mon sérieux pour étudier et réussir.

De la sixième année jusqu'au baccalauréat du deuxième cycle, tout se passa très bien.

L'année tragique de ma vie

En mai 1971, au moment où je devais passer les examens du baccalauréat, ma mère tomba malade.

Après la mort de mon père, ma petite maman vivait seule à la campagne là où demeuraient mes grands-parents, ma sœur aînée étant allée travailler chez mon oncle pour gagner sa vie.

Depuis la mort de mon père, ma mère n'avait plus à s'occuper du restaurant. Elle travaillait aux champs. Mes grands-parents lui avaient donné une parcelle de terre où elle cultivait du riz avec lequel on faisait du vin blanc et des gâteaux.

La grande moisson du riz se faisait habituellement au mois de décembre, juste au moment où j'étais en congé, après les examens du premier trimestre.

Cette année-là, je suis donc allée voir ma mère à mon village natal. Le voyage en car me prenait seulement une heure et demie, puis il me fallait prendre le bateau et enfin la motocyclette. D'habitude, je ne trouvais personne à la maison, car ma mère travaillait. Je rangeais mes bagages et les déposais là où je pouvais les garder. Ensuite, je courais aux champs voir ma mère.

Quel heureux temps ! Que l'air était pur à la campagne ! Quelle atmosphère paisible et calme ! Le vent qui soufflait faisait courber les tiges du riz remplies de grains. Tout le long du champ, la rizière était jaune. On sentait le riz de la première saison de la moisson. Cela ouvrait l'appétit. J'appelais ma mère en criant. J'arrivais toujours vers midi. Ma mère aimait s'asseoir à l'ombre des arbres. Elle veillait, bien sûr, à la récolte. J'arrivais, je l'embrassais très fort, car elle me manquait beaucoup. Je lui offrais des pains chauds que

j'avais achetés. Elle les mangeait avec du sucre du palmier à sucre. C'était délicieux, disait-elle.

J'aimais tellement cette saison ! Pour moi, elle était la plus belle saison de l'année. À partir du mois de novembre jusqu'au mois de février on était dans la saison froide, on portait un chandail.

Je prenais mon repas en compagnie de ma mère. Tout était calme : je dialoguais avec elle, je lui demandais des nouvelles de sa santé et de sa vie de tous les jours.

Après le repas je fauchais le riz, pour permettre à ma mère de se reposer un peu puis elle venait me rejoindre. Quelle magnifique récolte !

Pendant la saison de la grande moisson, la tige du riz était haute de plus d'un mètre. Cela arrivait quand il y avait eu suffisamment d'eau. En général, la tige était toujours plus haute que la tige du riz à la saison sèche.

Dans le champ de riz, on mettait toujours un épouvantail avec des cordes pour faire peur aux oiseaux. Ils étaient contents durant la moisson, car ils pouvaient manger à satiété. Ma mère et moi nous restions aux champs jusqu'au coucher du soleil pour éviter que les oiseaux viennent manger le riz. Lorsqu'ils arrivaient, on entendait comme le bruit de quelqu'un qui frappe le plancher ; c'était le moment de tirer les cordes pour faire bouger les bras de l'épouvantail en criant : « Ouak ouak ! » Parfois, ils ne bougeaient même pas, alors il fallait battre des mains pour qu'ils s'en aillent.

Ensuite ma mère et moi, après avoir rangé les outils, nous rentrions à la maison.

Nous prenions notre bain et préparions le repas. Comme nous n'avions pas de salle de bain, nous nous lavions directement dans le fleuve. Quand il faisait trop froid, nous prenions notre bain à la maison en faisant bouillir de l'eau dans un grand chaudron et en la mélangeant à de l'eau froide. Tout était alors plus aisé.

Ma mère préparait un délicieux repas. L'atmosphère était très paisible.



Le fleuve Bassac qui coule dans la région de Kandal et arrose mon village natal.

À cette époque, ma grande sœur n'était pas encore partie à la capitale, donc toutes les fois que je revenais chez moi, dans mon village natal, c'est-à-dire tous les ans, pendant mes deux semaines de congé, je jouais avec ma sœur et aidais ma mère dans les travaux des champs. Elle cultivait non seulement le riz, mais aussi d'autres plantations. D'ailleurs, ma mère n'aimait pas rester à ne rien faire, ce n'était pas son genre.

Je reviens à la moisson du riz.

Elle se fait à la main, hommes et femmes travaillent ensemble, le riz est coupé avec une petite faucille, lié de façon à faire des petits bouquets laissés sur place pour sécher au soleil.

Une fois les petits bouquets séchés, un homme passe avec une sorte de gros anneau articulé dans lequel il place les bouquets. Je pense qu'il calibre ainsi les boisseaux. Ensuite, ceux-ci sont chargés dans une brouette ou une remorque tirée par des buffles ou encore poussée par un homme, tout dépend de la taille.

Le Cambodge et le riz

Si vous vous promenez un jour dans la campagne, vous tomberez sous le charme de ces paysages de rizières à perte de vue, aux jolies couleurs vert tendre.



Rizière au Cambodge

La riziculture est l'activité principale et la plus ancienne du Cambodge. Elle occupe et fait vivre la plupart des familles cambodgiennes qui travaillent dur toute l'année avec des techniques et des moyens restés complètement traditionnels et archaïques.

Le riz est la plus exigeante des céréales, c'est une plante qui a besoin de beaucoup d'eau et de soleil pour se développer et qui prospère donc dans les pays au climat chaud et humide comme le Cambodge.

Les terres du Cambodge sont très riches car elles sont irriguées et fertilisées par les eaux du Mékong qui inondent les vastes plaines de rizières dès que débute la saison des pluies.

Au Cambodge, il n'y a pas de repas sans riz. Chacun compose son assiette en choisissant des petits morceaux de viande, de poisson ou de légumes pour accompagner le riz.

o La préparation de la rizière et les semailles

Dès l'arrivée de la saison des pluies ou mousson au mois de mai, les travaux rizicoles peuvent commencer. Cette date est fêtée par la cérémonie du Sillon Sacré que célèbrent tous les Cambodgiens. On raconte qu'autrefois le roi lui-même traçait les sillons dans la rizière sacrée et nul ne pouvait labourer ses rizières avant cette cérémonie.

On prépare les rizières et on aménage de petites digues qui maintiennent l'eau dans les rizières. Alors la terre devient suffisamment molle et peut être labourée et hersée deux fois de suite. Le soc de la charrue, tiré par des bœufs ou des buffles, creuse dans la terre des sillons qui permettent d'irriguer la rizière.

Les semis sont mis dans des corbeilles et sont laissés à tremper jusqu'à ce qu'ils germent. Une fois séchés, les grains de riz sont semés à la volée dans la rizière, en marchant à reculons pour ne pas les écraser. Un mois environ après les semailles, les rizières sont labourées de nouveau.

o Le repiquage du riz

En septembre, une fois que les pluies de la mousson ont été suffisantes pour faire pousser les jeunes plants, il faut les repiquer dans la rizière pour qu'ils prennent de la force.

C'est un travail très fatigant et minutieux. On arrache les jeunes plants de la rizière et on les lie en petites gerbes. Ces petits paquets de pousses de riz sont lavés de leur boue, trempés toute une nuit dans des marres d'eau avec de l'engrais puis exposés à l'air sur des feuilles de cocotier. Ces travaux du repiquage sont souvent accompagnés de fêtes rituelles dans la rizière.



o L'entretien des rizières

Une fois que le riz est repiqué, les paysans peuvent prendre un peu de repos bien mérité après ces travaux fatigants. Il ne leur reste plus qu'à surveiller et entretenir les rizières.

Les diguettes sont constamment réparées pour que les plants de riz soient toujours irrigués. Un seul jour sans eau pourrait compromettre la récolte, alors tous sont très vigilants.

Il faut aussi arracher les mauvaises herbes qui empêchent le riz de pousser correctement.

o La moisson

Au début du mois de janvier, à la fin de la saison des pluies, les rizières se couvrent de longs épis de riz en fleur, aux jolies couleurs dorées. Nous sommes en pleine saison fraîche. La moisson peut commencer.

La moisson est un travail agréable et gai qui se fait en communauté dans une atmosphère chaleureuse. Toutes les familles des villages fauchent les épis à la main avec des faucilles. Une fois les épis coupés, ils sont laissés à sécher sur les diguettes puis sont liés en gerbes.

o *Le battage*

Les gerbes de riz sont battues pour séparer le grain de la balle. L'épi de riz peut être soit battu sur une planche, soit foulé au pied dans les familles très pauvres qui n'ont pas d'attelage, soit piétiné par des bœufs ou des buffles. Après le battage, le riz est mis à sécher sur des nattes de paille tressée. Pour séparer le grain de riz de la paille, le riz est secoué au vent dans de grands paniers circulaires le plus haut possible pour que la paille légère s'envole.



Repiquage du riz

Mes trois premières années à l'école Santhor Mok

Mes deux semaines de congé étant passées, je revenais à la capitale pour la rentrée scolaire.

L'école ne se situait pas trop loin de chez ma tante et je pouvais y aller à pied en vingt minutes. Dans ma nouvelle école, que j'aimais beaucoup, il y avait plus de mille élèves entre filles et garçons. Au début de ma neuvième année, je commençai à apprendre le français. J'adorais étudier et découvrir des choses nouvelles, mais

pendant ces trois années j'ai dû fournir des efforts et m'appliquer assidûment d'une part pour m'adapter au nouveau milieu scolaire et d'autre part pour apprendre une deuxième langue, le français. Mes efforts furent couronnés de succès et je pus passer tous mes examens jusqu'au concours d'entrée en sixième au Lycée Sangkum Reas Niyum.

Ce furent des années particulièrement difficiles. Quand on vit avec les autres, il faut une certaine discipline. La plupart des enfants de mon école avaient assez d'argent pour s'acheter quelque chose à manger, alors que moi, qui vivais chez ma tante, je n'en avais pas. Ma tante avait trop d'enfants et ne pouvait pas m'en donner.

Près de chez nous, il y avait un bar et une discothèque. Tous les matins, je passais devant. Parfois, il m'arrivait de ramasser quelques sous pour m'acheter une glace, car il faisait chaud ! En général, je n'avais pas de goûter. Mes seuls repas étaient le petit déjeuner et le déjeuner s'il y avait assez de nourriture, autrement on ne mangeait pas.

À cinq heures du soir, on rentrait à la maison pour le dîner. Parfois, mon oncle me donnait des sous pour acheter quelque chose dont j'avais besoin pour mes études. Je gardais toujours un peu d'argent pour un cours particulier, avant de recommencer l'école ; c'était les cours d'été.

Quand ma tante recevait plusieurs camions de charbon à décharger, elle avait besoin d'aide pour son magasin. J'allais donc l'aider, ce qui me procurait quelques sous, autrement je restais à la maison faire le ménage puisque ma tante n'avait pas le temps de le faire. Je m'occupais donc de tout cela. Cependant, je ne me plaignais pas de cette vie, car mon seul désir était de finir mes études et pouvoir vivre comme les autres plus aisément.

Mes examens de concours en sixième année furent un succès : je fus reçue avec la mention assez bien.

Ma vie au Lycée

En sixième, je fréquentai le lycée « Sangkum Reas Niyum ». Là, je me suis retrouvée avec quelques camarades de classe, garçons et filles de mon école primaire. Nous étions un bon groupe et travaillions fort pour arriver à avoir les meilleures notes. À la fin de chaque session, nous attendions avec hâte nos résultats.

Pendant ces années, de la sixième jusqu'à l'examen du brevet, j'obtins toujours de bons résultats, si bien que j'étais toujours la première, la seconde ou la troisième de ma classe. J'étais très fière de voir mon nom affiché au tableau d'honneur et de recevoir les félicitations de M. le Proviseur.

Ensuite, je passai les examens du brevet et fus reçue avec mention assez bien.

Ma mère et ma sœur étaient bien contentes de ma réussite et mes oncles aussi. Ils me donnèrent un peu d'argent pour m'acheter du matériel scolaire et suivre des cours d'été.

En première, le nouveau ministre de l'Éducation qui venait de France et avait un doctorat en mathématiques changea les programmes et introduisit le système des mathématiques modernes. À la même époque, les Khmers Rouges, qui avaient envahi mon village natal, obligèrent ma mère à s'enfuir et à s'établir à Phnom Penh. Beaucoup de problèmes économiques s'en suivirent dans tout le territoire cambodgien : la pauvreté croissante, les grèves, même dans le milieu scolaire. Mes études en souffrirent. Dans ce climat si troublé, où j'avais tant de peine à me concentrer, je me présentai aux examens de première. Ce fut un échec, mais il me restait encore la chance de les repasser en deuxième session. Il ne me restait qu'une seule année pour terminer mes études secondaires. Enfin, je réussis à entrer en classe terminale, en série « science », car bien que je fusse assez bonne en mathématiques je n'osais pas suivre ces cours qui exigeaient l'achat d'un matériel scolaire assez cher.

Ce fut une période de pauvreté. Ma mère et ma sœur, qui venait de se marier, vivaient avec moi chez ma tante. Celle-ci, bien que sans argent, même pour nourrir ses enfants, nous accueillait tous.

Ma sœur essayait de venir en aide aux dépenses de la famille en allant vendre des légumes au marché. Quant à son mari, il était fonctionnaire.

Malgré tout cela, je continuai mes études en classe de terminale. Je travaillais intensément : travail ménager à la maison, travail intellectuel à l'école et beaucoup de soucis dans la famille.

Ce fut en cette année, au moment de passer mon baccalauréat qu'un évènement tragique vint me toucher : le décès de ma mère.

Tout avait changé

En 1970, le 18 mars, le prince Norodom Sihanouk, qui se trouvait en France pour se faire soigner, fut renversé par le coup d'État du général Lon Nol.

À cette époque, on assista à beaucoup de changements au Cambodge tant sur le plan social qu'économique et politique. Le gouvernement fut remplacé.

À l'école, tous les étudiants devaient s'engager dans l'armée. Partout, dans le pays, il y avait des patrouilles : dans les écoles, dans les villages et les villes. Tous devaient faire partie des commandos et ils étaient armés. Le terrorisme, déclenché par les Khmers Rouges, dominait partout : on entendait des bombes éclater dans la capitale, ainsi que des bombardements aériens assez violents. Dans ces conditions, la vie devenait très difficile.



Le Général Lon Nol



Recrutement des jeunes dans l'armée

Les Khmers Rouges s'étaient installés aussi dans les campagnes ; après avoir pris possession des villages ils conduisaient les paysans avec eux dans les maquis. Ceux ou celles qui n'obéissaient pas à leurs ordres étaient tuées. Les maisons étaient brûlées ou détruites complètement.

D'après le récit que m'en fit ma mère, ma maison subit le même sort. Villes et villages furent donc désertés.

Quelle tristesse ! Quel désastre !

Ce fut en ce temps-là que ma mère dut partir pour nous rejoindre, ma sœur et moi, à Phnom Penh. Elle quitta mon village toute seule, en essayant d'emporter tout ce qu'elle pouvait, malgré les difficultés de la route. Entre autres, elle avait réussi à emporter avec elle des fruits secs et surtout des mangues qu'elle avait cueillies en grimpant dans les arbres.



Manguier

En 1970, quand elle arriva chez ma tante, celle-ci lui donna une petite place pour dormir avec moi. Pour sa part, elle essayait de gagner sa vie en vendant au marché des fruits, des légumes et d'autres produits.

Tous les matins, avant d'aller à l'école, je l'aidais à transporter sa marchandise. Une fois, je m'en souviens, je l'ai accompagnée à l'aide du tricycle de mon oncle.

Elle se porta bien tout au long de l'année, mais petit à petit sa santé se dégradait. Un jour, elle me dit que son ventre s'était gonflé. Je l'accompagnai tout de suite chez le médecin en bicyclette. Je gardai mon calme, mais j'étais fort inquiète : non seulement elle avait des problèmes au ventre, mais aussi aux poumons.

Le médecin lui ordonna un médicament pour éliminer l'eau de son ventre : tous les jours elle devait se faire une injection de ce produit. Ce traitement, cependant, ne la soulageait pas, bien au contraire ! Alors, elle alla voir un médecin traditionnel qui lui prescrivit un autre médicament ; son hémorragie, toutefois, ne s'arrêtait pas.

J'en parlai à ma sœur. Nous décidâmes de l'emmener chez un spécialiste. Pendant qu'elle attendait dans la salle d'attente, le docteur me dit : « Ma fille, ta mère a un cancer du foie. » « Qu'est-ce que je peux faire pour la soigner ? » Il me répondit qu'il y avait deux possibilités : faire une opération ou bien faire un pompage. J'hésitai à prendre une décision. Je revins vers ma mère, qui était très pâle et, touchée de compassion, je la regardai en silence.

Ensuite, nous allâmes acheter des médicaments pour éliminer l'eau de son ventre et calmer sa douleur.

Chemin faisant, ma mère me fit comprendre qu'elle accepterait bien de subir une opération. Pour ma part, sans prendre ses paroles au sérieux, je soutenais que le médicament pouvait la soulager, alors que l'opération était un risque.

L'état de santé de ma mère s'aggravait. Je dormais toujours avec elle et tous les matins, avant d'aller à l'école je lui préparais son petit déjeuner et tout ce dont elle pouvait avoir besoin, car elle ne pouvait plus se déplacer.

Tous les jours, elle recevait la visite d'un médecin ou d'une infirmière qui lui faisait l'injection. Son corps, de la hanche jusqu'aux pieds, était entièrement gonflé. Je soignais ma mère de tout mon cœur en faisant de mon mieux. Des cousins de ma mère, inquiets pour son grave état de santé, vinrent la voir.

Ma sœur ne pouvait pas être souvent auprès d'elle, car elle travaillait et puis, cette même année, elle accoucha d'un garçon, qu'elle appela Rattana.

On était dans une période très difficile : dans la capitale, on trouvait des mortiers et des maisons avaient été brûlées, ainsi que des stations d'essence.

La vie de toute personne n'est pas éternelle. Qui peut calculer les années qui nous restent à vivre ici sur terre ? Dieu seul le sait. Tout être humain est de passage, il est un pèlerin.

Ma mère était une personne très gentille envers tout le monde. Tous les voisins, les amis, les parents parlaient sans cesse de sa bonté.

Le dernier jour

C'était le 26 juin 1973. Je regardai ma mère avec tendresse, en silence. Pas de dialogue entre nous, alors que le soir précédant et pendant la nuit ma mère m'avait demandé en gémissant de prendre un couteau et de lui percer le ventre tellement elle souffrait. Je lui avais répondu de me pardonner : jamais je n'accomplirais un tel acte.

Son dos aussi lui faisait terriblement mal et j'essayais de la soulager en le frottant tout doucement. Ma mère, bien que très souffrante, gardait son attitude de gentillesse et de tendresse envers moi. Je vécus des moments vraiment tragiques. Cela restera toujours gravé dans mon cœur et je pleure chaque fois qu'il m'arrive de l'évoquer.

Maintenant, ma petite et douce maman ne parlait plus, elle entendait pourtant ! Je lui dis que ses vêtements blancs étaient là à

ses côtés, en cas de décès. Depuis longtemps, elle me l'avait suggéré. Elle me répondit par un gémissement qui voulait dire : c'est bien !

Ma maman ! Je savais qu'elle ne vivrait pas jusqu'à la fin de cette journée. J'appelai ma tante et ma sœur en leur disant de veiller sur elle. Ses yeux étaient tristes. Oh ! Ma maman ! Quel drame fut pour moi sa mort ! Ni ma sœur, ni moi-même ne pouvions faire quelque chose pour la soulager en ce moment de grande souffrance. Je n'oublierai jamais mon manque d'attentions à son égard le dernier jour de sa vie sur terre. Je n'étais plus une petite fille, mais je n'étais pas assez mûre pour décider de rester auprès d'elle et de l'assister lors de son dernier soupir au lieu d'aller à l'école comme d'habitude.

Ce matin, il me fallait me rendre au lycée. Nous avions un cours de physique. Inutile de dire que je n'arrivais pas à suivre le cours, car ma pensée était ailleurs. J'avais tellement mal à la tête ! Je me répétais : « Oh, ma maman, comment vas-tu ? »

Tous me regardaient étonnés de me voir là au milieu d'eux, car tous connaissaient ma situation, en particulier ma compagne de banc à qui j'avais confié que ma mère s'en irait au ciel d'ici quelques heures.

Vers 15h15 de ce même jour, le 26 juin 1973, en regardant vers la cour j'aperçus mon oncle, accompagné de M. le Surveillant, se dirigeant vers ma classe. Alors j'ai éclaté en sanglots en m'écriant : « Maman, tu es morte ! »

Tout le monde resta immobile, même le professeur de physique. Une minute après, mon oncle et M. le Surveillant arrivèrent en classe. Celui-ci d'un air grave parla au professeur de la triste nouvelle du décès de ma mère. Je saluai le professeur et mes camarades et demandai à mon oncle à quelle heure ma mère était décédée. Il me répondit : « À 15 heures ».

En arrivant à la maison, je la trouvais encore chaude. J'ai beaucoup pleuré en silence en lui demandant de pardonner tous mes manques d'attention à son égard, tous mes manquements de bonté en paroles et en actes. Je pris une lingette trempée d'eau et

la passai sur son visage en signe de pardon et de purification de son corps mortel.

Tous mes parents étaient là, mais il y avait aussi beaucoup de gens venus prier avec nous auprès de son cercueil.

Le lendemain, on l'incinéra, car on était dans une période où, en ville, il y avait des risques d'attentats et l'enterrement aurait été difficile. Ma mère, d'ailleurs, me disait que sa dépouille mortelle n'avait pas d'importance. « Après ma mort, vous ferez comme vous voudrez », m'avait-elle confié.

La procession de ses funérailles fut lugubre. En arrivant à la pagode, les bonzes bénirent son cercueil et on procéda à l'incinération. Nous attendîmes pendant une heure avant de recevoir ses cendres. Ensuite, mon beau-frère prit ce qui restait de son corps, le mis dans un sac et le jeta dans le fleuve, tout cela pour symboliser que la personne défunte accordait bonheur à la famille qui restait. Quant à moi, une fois revenue de la pagode, je déposai les cendres de ma mère dans une petite caisse en argent chromé et les plaçai sur la table à côté de l'endroit où je dormais avec elle quand elle était vivante. Que penser ? Toutes les fois que je voyais cet objet, je pleurais en silence. Assurément, il était difficile de vivre sans ma mère. En ce moment, je me sentais comme une canne de bambou frappée par le vent et les vagues de la mer, sans savoir où aller. Désormais, je dormirai toute seule.

Tous les jours, je me rendais à l'école les yeux si gonflés que je ne voyais même pas ce que le professeur écrivait au tableau. Ce fut une période tragique : à la souffrance due à la mort de ma mère, s'ajoutait aussi la difficulté des études, car je n'arrivais pas à me concentrer et je perdais la mémoire. Il me fallait, cependant, passer mes examens pour le baccalauréat. J'échouai à la première et à la deuxième session des examens.

Je décidai alors d'entreprendre d'autres études et de passer les examens d'aptitude pour entrer à l'école Normale et devenir institutrice. J'étais très heureuse de fréquenter la faculté de pédagogie de Phnom Penh, mais il me fallut travailler dur afin de passer la deuxième partie du baccalauréat. Dès que j'avais un moment de libre, je me rendais au lycée pour participer aux cours de terminale.

La fin de l'année vint couronner mes efforts avec succès. J'étais la seule, parmi cinquante élèves, à avoir obtenu le baccalauréat. Avec ce diplôme, j'envisageais de poursuivre mes études à l'université : la guerre des Khmers rouges, déclenchée le 17 avril 1975, mit fin à tous mes rêves. Tout s'écroula subitement.



Du 17 avril 1973 à 1975

Pendant deux ans, je fréquentai la faculté de pédagogie et tout se déroula bien. J'y ai appris beaucoup de chants pour les enfants. J'aimais beaucoup ce genre de musique qui était au programme deux fois par jour tantôt le matin, tantôt dans l'après-midi.

En allant et en revenant de l'université, je ramassais, parmi les déchets, des cartons et différents objets pour le stage. Ils devaient me servir pour faire des lettres moulées ou d'autres bricolages, etc.

La situation politique et sociale était assez inquiétante : je me souviens qu'une fois, en allant à l'école, des tirs de mortier étaient tombés pas loin du chemin que je devais emprunter pour m'y rendre. Parfois, il m'arrivait d'être obligée de rentrer chez moi.

Comme la faculté de pédagogie exigeait de faire un stage en deuxième année, j'allais tous les jours dans une école maternelle près de chez moi. Chaque classe comptait environ vingt-cinq enfants.

Pour ce stage le gouvernement me donna mille riels : jamais je n'avais eu autant d'argent ! Tout de suite j'allai au marché acheter un bon repas de fête pour toute la famille.

Pendant ce temps la guerre approchait.

Le coup d'État du 17 avril 1975 - L'invasion des Khmers Rouges

La veille du 17 avril 1975, nous écoutions la radio. Mon cousin, qui avait un magnétophone, put capter la radio d'un militaire. Ce soir-là, le colonel annonçait à sa femme qu'il ne rentrerait pas à la maison, parce que les Khmers Rouges étaient déjà arrivés à l'aéroport de Pochentong. Il faisait noir. Les Khmers Rouges bombardaient déjà la capitale : beaucoup de maisons et la station d'essence furent brûlées par des tirs de mortier.

Tous les officiers, les gendarmes et les autres fonctionnaires d'État quittèrent leurs vêtements et les brûlèrent pour s'habiller comme les Khmers Rouges d'un habit noir.

Le lendemain matin, toutes les pharmacies, les magasins et les centres commerciaux furent saccagés. Dans toute la ville, on entendait crier : « Vive la paix ! » On donna l'ordre de mettre sur toutes les maisons le drapeau blanc ou quelque chose de blanc en signe de paix. Mais la réalité était bien différente de celle qu'on entendait à la radio. Dans la ville, les Khmers Rouges, habillés en noir, le fusil à la main tiraient à droite et à gauche en ordonnant à tous de quitter la capitale et en menaçant d'y revenir dans trois jours. En réalité, on leur avait donné l'ordre de chasser les ennemis de la capitale. Entretemps, ils s'étaient emparés de la radio nationale et annonçaient que les étrangers devaient rentrer dans leur pays d'origine.

Ce fut un véritable exode.

Dans la matinée, mon oncle avertit ma tante de quitter la maison avec toute la famille vers quatre heures de l'après-midi. Ma tante s'affola et me demanda mon avis : je lui répondis que c'était absurde ! C'était vraiment impossible !

Le 18 avril, les Khmers vinrent chez nous plusieurs fois, afin de nous obliger à partir. Pour nous en « convaincre », ils tirèrent même plusieurs coups de fusil (B40).

Nous sommes restés chez nous jusqu'au lendemain puis nous avons dû quitter définitivement la maison, car il nous était impossible de leur résister plus longtemps.

Chacun de nous prit sa bicyclette, prépara des provisions de riz et autres choses nécessaires à l'exode. Le cœur brisé, nous parcourions les rues des villages, témoins silencieux des premiers ravages d'une guerre qui ne faisait que commencer.

Après une quinzaine de minutes de marche, nous avons rencontré un Khmer rouge. Avec son regard froid, il s'adressa à mon cousin en lui ordonnant de lui donner sa montre.

Comme mon cousin avait un caractère fort, il refusa. Ma tante, apeurée, suppliait son fils de la lui remettre.

Il s'ensuivit une bagarre. Puis le Khmer Rouge pointa son fusil sur mon cousin qui finit par lui céder sa montre.

Les Khmers Rouges étaient éduqués selon l'idéologie communiste et comptaient généralement des brigands, des ivrognes, des gens qui ne faisaient rien d'autre que voler. La plupart d'entre eux étaient des illettrés. Malgré tout, ils avaient tout pouvoir et toute autorité sur la population.

Les enfants embrigadés étaient très violents. Ils s'habillaient tout en noir avec une écharpe quadrillée rouge et blanc qu'ils portaient autour du cou ou qu'ils mettaient sur leur tête.

Pour nous rendre à mon village natal, il nous fallut treize jours. Ce fut un voyage difficile au milieu des horreurs.



L'exode des Cambodgiens

Chemin faisant, de la capitale jusqu'à l'aéroport de Pochentong, il nous fallut passer au milieu des nombreux cadavres des soldats dont les corps étaient gonflés et que personne n'osait enterrer, car tous avaient peur et ne voulaient pas avoir de problèmes.

Tout au long de la route, nous rencontrâmes beaucoup de Khmers Rouges le fusil à la main, tirant pour nous faire marcher plus vite. Certaines personnes se déplaçaient à bicyclette, d'autres en tricycle, d'autres encore en moto. Il y en avait aussi qui avaient des voitures. Ils ne les gardèrent que peu de temps, car les Khmer Rouges les réquisitionnèrent pour leurs patrouilles.

En route, on n'entendait que des pleurs d'enfants. Il y avait même des femmes qui accouchaient en chemin. Pauvres bébés qui venaient de naître sans abri !

Notre destination étant encore trop lointaine, nous fûmes obligés de laisser nos bicyclettes et de transporter nos biens sur nos épaules et sur nos têtes. Cependant, il était impossible de tout emporter et nous laissions en chemin ce qui était de trop.

Dans certains lieux, l'odeur des cadavres rendait l'air irrespirable, en d'autres endroits les gens en exode, épuisés par la faim, attrapaient les volailles et les cochons, qu'ils trouvaient pour survivre. Seules ma sœur et moi refusâmes de manger la viande de ces pauvres bêtes conduites à l'abattoir. Pendant treize jours, nous ne nous sommes nourries que de ce que nous avions apporté de la capitale : des poissons séchés et des feuilles des arbres ajoutées à notre pauvre soupe.

La nuit, il faisait froid et l'on dormait par terre. J'avais bien de la peine à me reposer, car des mille-pattes se promenaient partout, même sur nous, de façon telle que je décidai de dormir, debout, appuyée sur le sac de riz, dans le chariot.

On était dans la saison sèche, quand la récolte de la moisson est d'habitude déjà terminée. Pourtant, dans certains endroits, on voyait des épis de riz dispersés dans les champs, car les paysans, chassés par les Khmers Rouges, s'étaient sauvés et avait tout disséminé. Ô mon pauvre pays ! Quelle désolation !

Comme il faisait chaud pendant le jour, nous préférions parfois marcher de nuit. La lune était alors notre point de repère et nous indiquait l'heure tout comme le chant du coq ou le trajet du soleil pendant le jour.

Dans cette chaleur accablante nous devions avancer sur des terrains sablonneux où le sable brûlait nos pieds et nous commençons à ressentir les inconvénients du manque d'eau ; mon petit neveu marchait tout nu et on l'aidait en le prenant dans nos bras. Partout, des objets abandonnés, des lieux saccagés ; le coq, la poule, le veau, les cochons criaient à la recherche de leur maître, mais en vain. Les gens de passage en profitaient pour s'en emparer et en faire leur nourriture comme les Khmer Rouges avaient conseillé de le faire. On pouvait tout prendre, car tout appartenait à la coopérative dictatoriale (Angkar).

Un jour où nous mourions de soif, nous aperçûmes des gens qui sortaient d'un bois, portant des bouteilles d'eau. À notre demande, ils nous indiquèrent des puits. Quelle déception ! L'eau, pleine de calcaire, était blanche, un peu salée, pas du tout agréable à boire, mais nous avions trop soif pour nous en passer et nous l'avons bue.



Vue de maisons sur pilotis au bord du Bassac

La chaleur, la soif, la sueur, la fatigue, le poids, la tristesse, tout nous accablait pendant cet exode sans fin. Enfin, après treize jours

de marche, nous avons rencontré mon oncle, le frère de ma mère, le deuxième de neuf enfants. Nous étions très heureux de nous revoir. Épuisés, à la fin de cet interminable exode, il ne nous restait que deux roues de bicyclette et la moto de mon beau-frère qui avait transporté ma grand-mère et sa fille.

Mon oncle nous offrit sa barque pour nous emmener sur l'autre rive du fleuve Bassac où il vivait avec sa famille.

Une prison sans mur

Le premier champ de bataille avec les Khmers Rouges

Arrivés à notre village, nous avons constaté avec tristesse que plus rien ne nous appartenait : tout était devenu la propriété de la Coopérative dictatoriale, l'Angkar.

Après le départ de ma mère et de mes grands-parents pour Phnom Penh, ma maison avait été détruite : il ne restait que le plancher. Les arbres aussi avaient disparu et on avait fait de l'endroit une étable. Il y avait du fumier partout et une odeur nauséabonde régnait partout.

Le soir même de notre arrivée, un Khmer Rouge de notre village était venu nous voir et nous avait convoqués pour enregistrer nos noms.

Le lendemain matin nous étions déjà au travail, à la rizière. C'était le temps de la moisson ; on nous fit cueillir le riz et le ranger pour le faucher. Tout se passa assez bien, car nous avons suivi les conseils de mon oncle.

Il ne fallait rien dire de notre vie d'autrefois et ne parler que du présent. Si possible, il valait mieux ne rien dire du tout, car il en allait de notre vie : les Khmers Rouges étaient des gens fort cruels et ils tuaient sans pitié.

Dans mon groupe de travail, surveillé par un chef, il y avait aussi une jeune fille, sœur d'une de mes amies d'enfance. Nous avons fréquenté la même classe et son père était le maître de l'école du village. En parlant avec elle et en oubliant qu'elle pouvait être assez méchante, je commis l'imprudence d'être trop bavarde. Un soir, après le souper, je fus appelée par le chef et soumise à un long interrogatoire. Il me vint alors à l'esprit les bons conseils de mon oncle. Je répondis aux questions par le silence ou par des

« oui, oui ». Voilà la première leçon que j'ai retenue et qui m'a servi lors de mes séjours en camps de concentration.

Le système social qu'on venait d'inaugurer était inconcevable : on traitait les gens de façon pire que les esclaves de l'antiquité.

Tous les jours, on devait se lever de bonne heure. Ensuite, on nous réunissait pour apprendre leur doctrine idéologique à réciter par cœur au moins quatre fois par jour. Son contenu principal était la fidélité au régime dictatorial, la fidélité à l'Angkar. Puis, après avoir fait la queue pour aller travailler dans les champs, on nous donnait des consignes.

À midi on dînait et puis de nouveau nous revenions au travail dans les champs. À cinq heures de l'après-midi, nous pouvions rentrer chez nous. Dans un premier temps, les repas du soir étaient pris librement chez nous. Chaque famille mangeait selon le travail qu'elle avait produit. Les personnes qui avaient la capacité de travailler pouvaient avoir une quantité normale de riz, disait-on, tandis que les personnes malades en recevaient la moitié, car elles n'avaient pas besoin de manger beaucoup.

Ensuite on nous ôta la liberté de préparer notre repas, car tout appartenait à la coopérative.

Vers six heures du soir tout le village était convoqué. Ceux ou celles qui travaillaient devaient aller étudier, c'est-à-dire retenir tous les longs sermons que les Khmers Rouges tenaient pendant des heures et des heures. Leurs discours nous rappelaient surtout qu'il nous était défendu de parler contre le régime dictatorial et que toute critique contre la révolution était interdite. Ceux qui osaient critiquer l'Angkar² étaient condamnés à mort.

Durant la saison du repiquage, on restait dans l'eau, du matin au soir. Ces mauvaises conditions de travail, me firent tomber malade : j'eus la dysenterie et je mis longtemps avant de m'en remettre.

² Angkar signifie « Organisation ». On l'appelait aussi « Angkar padevat » qui signifie « organisation révolutionnaire ».

Au début, je me soignai selon les méthodes traditionnelles de chez nous avec les feuilles écrasées des plantes, telles que les feuilles de soja. Cela, pourtant, ne m'apporta aucune amélioration. Enfin, ma sœur trouva le bon médicament, mais il fallait faire du troc pour l'avoir et malheureusement c'était le moment où le riz manquait et où l'on survivait en mangeant du maïs en grains. On le trempait pendant une heure dans de l'eau chaude avant de le faire cuire.



Uniformes des Khmers rouges avec leurs sandales construites dans des pneus recyclés. On les surnommait les chauves-souris

D'un bout à l'autre, notre village était désert, silencieux, calme. Beaucoup de gens mouraient à cause du manque de nourriture.

Quant à moi, j'eus assez de force pour lutter contre la maladie, en mangeant très peu et en me reposant pendant le jour chez mon oncle.

La famine nous obligea à planter des pommes de terre sucrées, du maïs, des arbres fruitiers, des légumes et surtout du manioc.

Quand les Khmers Rouges s'en aperçurent, ils vinrent nous épier la nuit et pendant nos heures de travail. Un jour, après la moisson, mon oncle nous annonça que les Khmers Rouges contraignaient toute notre famille à s'en aller dans une autre région, d'après eux plus fertile.

En apparence, ils semblaient calmes, gentils, sérieux, mais en réalité dans leurs cœurs ils étaient rusés comme des renards.

Départ pour Battambang

Mon oncle vint nous annoncer qu'il avait l'ordre de partir vers un lieu éloigné. Notre tour était donc venu de quitter la région pour gagner une destination inconnue.



Notre voyage se déroula d'abord en bateau puis en chariot et ensuite en train. L'attente de l'arrivée du train fut un moment éprouvant. Les gens au bord de la voie ferrée dormaient partout où il y avait de la place. Pas d'hygiène : une odeur désagréable flottait dans l'air. Nous étions obligés de manger sous des moustiquaires tant il y avait de mouches. Quelle misère ! En outre, nous ne savions pas combien de temps il faudrait rester au bord de cette voie qui fourmillait de paysans. Heureusement pour nous, à quelques mètres de notre emplacement, un puits nous offrit de l'eau pour apaiser notre soif.

Le moment du départ arriva. Un paysage paisible défila devant nos yeux : des vallées et des montagnes, des arbres et des arbustes, surtout des champs de riz. Les épis mûrs, jaunes et dorés, gisaient par terre, car les habitants avaient dû quitter en hâte leurs terres et la récolte s'était arrêtée. Tout était silencieux : on n'entendait siffler que le vent qui, d'habitude, accompagne la période de la moisson.

Dans d'autres provinces, la moisson était en retard. Les maisons avaient été saccagées : privés de leurs propriétaires, le bétail, les volailles, les animaux domestiques criaient, hurlaient, s'affolaient. Le désordre était indescriptible.

Quel avenir pour mon pays ? Quelle souffrance !

Le train continuait sa course sans que nous puissions connaître la durée du parcours ni dans quelle direction nous allions. Nos questionnements intérieurs restaient sans réponse, on n'en voyait pas l'issue, on était dans l'impasse. Une seule chose était certaine : on s'en allait vers la mort ou le travail forcé. Quelle peine !

Enfin, nous arrivâmes à Battambang : nos cœurs s'apaisèrent un peu à la vue des gens du village portant une pancarte avec le nom de Preaek Kroch dans le quartier de Daun Tear, un endroit très renommé, même avant la révolution. Après être descendus du train, on nous emmena nous reposer sur le terrain d'une pagode où poussaient des arbres chargés de fruits mûrs : des papayes, des oranges et d'autres encore.

Chaque famille reçut la nourriture selon le nombre de personnes qui la composaient, conformément au règlement très strict

des Khmers Rouges. Puis les chefs nous convoquèrent et nous avertirent qu'il était interdit de toucher aux fruits, aux légumes, aux plantes, pour se nourrir.

Vers quatre heures de l'après-midi, d'après le trajet du soleil, nous fûmes témoins d'un évènement horrible : un des chefs communistes avec sa hache coupa la tête d'un pauvre homme qui présentait des troubles. Il avait perdu toute sa famille et, psychologiquement fragile, il n'arrivait pas à se maîtriser. Pris par la faim, il avait cueilli une papaye mûre. On l'enterra dans le terrain même de la pagode, juste derrière la salle où les bonzes se réunissaient sous le régime précédent. Selon leur style, les Khmers Rouges voulaient effrayer et terrifier les nouveaux arrivants. De fait, tous restèrent figés et sans paroles.

Le calme étant revenu sur-le-champ, les gens du village vinrent nous voir pour nous avertir que la situation dans laquelle nous nous trouvions était grave et fort dangereuse. Il ne fallait pas parler, car le chef était cruel, sans pitié et il détenait un pouvoir absolu. On disait que dès qu'il fixait une personne, celle-ci disparaissait immédiatement. Il faisait exécuter bien des gens sans aucune raison.

Vers la fin de la journée, on nous appela et on nous montra notre logement dans le village de Preak Kroch. D'autres groupes furent envoyés dans le village voisin de Preak Katchrêy ou à Phum Kabal Khmauch (le crâne). Ce dernier village, qui auparavant avait été dirigé par un chef communiste assez attentif aux besoins des gens, offrait une nourriture abondante, alors que le village de Preak Kroch se ressentait de la mauvaise administration, déjà sous le gouvernement du prince Sihanouk, d'un commandant voleur. Il fut remplacé par un autre chef d'origine musulmane très jeune et fort cruel.

Nous arrivâmes à notre logement vers quatre ou cinq heures de l'après-midi : la famille de ma tante s'installa à l'étage, tandis que la famille de ma sœur et moi nous nous installâmes au rez-de-chaussée. Avec des sacs de jute, nous fîmes des sortes de rideaux et des séparations.

Quand le soir tomba une vieille dame de la maison vint nous fournir toutes les précisions nécessaires pour éviter les possibles

dangers. Elle nous recommanda de ne pas parler pendant la nuit, parce que régulièrement, à la tombée du jour, des espions à cheval circulaient partout dans le village et nous risquions d'être punis ou tués. L'unique manière de survivre était donc de se taire.

Selon le règlement de l'Angkar, nos journées débutaient très tôt le matin. Nous nous levions de bonne heure et, sans rien avoir mangé, nous allions travailler jusqu'à midi. À ce moment, il nous était enfin permis de prendre un repas à la cantine commune. Le travail recommençait ensuite jusqu'au soir, à l'heure du souper qui variait selon les saisons entre six et sept heures. Des gardiens surveillaient toujours nos activités, comme on le fait avec les prisonniers de guerre.

Dès notre arrivée, on nous répartit selon l'âge en différents groupes. Au début, comme j'étais physiquement faible, on me plaça avec les femmes âgées d'une trentaine d'années, ce qui me permit de rester au village et de maintenir les contacts avec ma famille. Le groupe dont je faisais partie était dénommé « mamans », car toutes ces femmes s'occupaient des travaux ménagers.

La nourriture nous était donnée selon le travail fourni : en premier, le groupe « jeunesse ». J'avais hâte de pouvoir faire partie de ce groupe, car certains de ces jeunes étaient appelés dans des endroits plus éloignés pour la plantation du riz et il fallait les remplacer. Je n'aimais pas la vie au village où, malgré l'ordre de garder le silence, les femmes parlaient trop, marmonnaient, riaient. Je trouvais cela agaçant. En outre, je ne pouvais pas manger à ma faim, car la nourriture que les Khmers Rouges donnaient au groupe « mamans » était insuffisante pour les besoins d'un adulte. On nous distribuait un bol de riz avec un petit bol de soupe très liquide faite d'eau chaude avec du sel sans viande ni légumes. Parfois deux ou trois morceaux de poisson flottaient dans le gros chaudron de soupe préparée pour tout le village. Il est facile d'imaginer les visages pâles et l'aspect anémique de toutes ces personnes.

Camp des jeunes ou camp de bataille

Le camp des jeunes ou camp de bataille, comme l'appelaient les Khmers Rouges, fut le premier endroit où je commençais à travailler à la grande moisson. Ce groupe était composé de jeunes de quinze à trente ans généralement tous célibataires. Notre principal travail était de ramasser le riz qui n'était pas encore tiré des tiges, d'en faire des bottes et puis de le transporter, en le posant sur nos têtes ou sur nos épaules.

Les jeunes travaillaient durement. Le matin, nous nous levions à trois heures, avant l'aube, pour aller à la réunion habituelle du parti, où nous devions écouter un sermon à retenir par cœur. Ce discours idéologique devait être répété tous les jours cinq ou six fois minimum. Le chef de l'Angkar nous obligeait à le faire et celui qui s'y serait opposé risquait d'être immédiatement tué. À chaque réunion, nous baissions la tête et répétions à haute voix la doctrine apprise par cœur. La nourriture, par contre, était un peu plus abondante surtout pendant la période de la moisson : nous avions droit à un vrai bol de riz, mais il arrivait que nous n'ayons qu'un seul bol de riz blanc avec quelques grains de sel.

Le travail recommençait vers 13 heures au moment où la chaleur dans ces pays d'Asie est accablante. Il m'arrivait de m'évanouir assez souvent, non seulement à cause de la chaleur, mais aussi par épuisement. Mon visage devenait pâle, tout mon corps transpirait et j'avais mal au cœur. Je perdais totalement le sens de l'orientation. Alors tout le monde venait à mon secours : on me faisait le massage traditionnel avec la pièce d'un riel et de l'huile de pétrole ou autre. On me frottait la partie du corps malade, elle devenait rouge foncé, parfois un peu noirâtre. Alors on estimait que la personne était très malade.

Après le souper, pris vers sept heures du soir en été, nous pouvions nous reposer. En réalité, il était rare que nous puissions le faire, car même pendant le repas on nous appelait pour participer à la réunion du parti. C'était le discours habituel : parfois, le chef nous faisait remarquer les défauts de notre comportement, tout ce qui n'était pas convenable dans nos paroles, nos actions, notre attitude en général et même il nous reprochait notre mode de vie

passée. Il nous était sévèrement défendu de nous plaindre de la nourriture, des vêtements, des logements. Il fallait renoncer à tout, car rien ne nous appartenait plus, même pas notre corps qui désormais était à l'Angkar. C'était cette organisation d'ailleurs qui décidait les mariages et choisissait les personnes à unir.

Les atrocités se passaient silencieusement pendant la nuit. Il nous arrivait d'entendre un bruit bizarre derrière nous : peu après un coup de fusil nous avertissait que quelqu'un, même de la gendarmerie, avait été exécuté. De tels faits quotidiens visaient à nous terrifier pour que nous gardions le silence. Chacun de nous pensait qu'un jour ou l'autre il serait massacré à son tour.

Nous rentrions tard à la cabane pour dormir et dès l'aube on nous réveillait déjà. La cloche retentissait dans tout le camp et quinze minutes après il fallait être en rang, à moitié endormis, pour aller au rassemblement. En cas de maladie, on restait à la cabane, mais on recevait la moitié du repas habituel. Si cela se répétait trop souvent, il était mis fin aux jours des malades. Ces cruautés avaient lieu quotidiennement sous le regard impitoyable du chef musulman.

Un soir pas comme les autres

Pour la grande récolte, on avait réuni les groupes « jeunes » et « mamans ».

La journée était splendide, un soleil radieux brillait sur les tiges de riz doré qu'un vent léger faisait se courber. Il était agréable de pouvoir respirer l'air particulièrement pur de la campagne et de sentir le parfum du riz : une atmosphère paisible et d'une rare beauté qui évoquait les temps heureux du peuple khmer.

Quel charme ! De quelle richesse culturelle ce peuple avait-il hérité de ses ancêtres ! Maintenant cela n'était plus qu'un souvenir.

Dans l'après-midi, vers six heures, presque à la fin de notre journée de travail, le chef du groupe nous convoqua pour une réunion très importante. Il fallait que chacun de nous renonce à tout

ce qui pouvait être un obstacle pour le groupe de l'Angkar. Nous nous tenions dans un lourd et profond silence.



Violence faite à un Cambodgien

Quand nous rentrâmes dans notre cabane il faisait nuit : pas de lampe, ni de chandelle, seul, le rayon de lumière qui filtrait par la fente de notre mur de paille nous aidait à retrouver nos affaires. Derrière notre cabane, il y avait la cuisine où nous prenions notre pauvre repas du soir : un bol de riz et un bol de soupe, si l'on peut appeler cela une soupe, préparés par la cuisinière. Certains avaient déjà terminé de souper, d'autres étaient allés chercher de l'eau

pour étancher leur soif ou pour se laver. Moi j'étais trop fatiguée et me reposais en fixant ma soupe. Tout à coup, quelqu'un du groupe vint nous annoncer que la femme qui dirigeait le groupe « mamans » avait été exécutée. Un cri, puis le bruit de quelqu'un qui traînait quelque chose. Cette pauvre femme avait demandé d'avoir pitié d'elle et de son enfant de cinq ans que les Khmers Rouges avaient déjà rendu orphelin de père. « Vous avez déjà tué mon mari, maintenant laissez-moi vivre avec mon enfant. Il serait malheureux de rester tout seul sans père ni mère » implorait-elle. Pas de réponse et de plusieurs coups de hache le chef la fit tomber à terre et l'acheva. Puis il fendit son côté et en sortant le foie, il le donna au cuisinier pour qu'il le fasse griller. Ce tragique événement restera gravé à jamais dans ma mémoire.

Quel drame ! Quel avenir pour mon pays, pour le peuple Khmer ? Quand serons-nous sauvés, quand ?

Ce soir-là nous sortîmes tous de la cuisine en parfait silence, la majorité sans avoir soupé. Le corps de cette pauvre femme fut, par la suite, enterré pas loin de notre cabane.

Mais pourquoi l'avoir exécutée ? Plusieurs fois, elle avait signalé que la nourriture était immangeable, comparable à celle que l'on donne aux animaux. Il est vrai que les cochons mangeaient mieux que nous ! Sous le pouvoir absolu des Khmers Rouges il valait mieux se taire, car les contestations pour l'alimentation, le repos, le travail, les vêtements, n'étaient pas tolérées. Je me souviens que mon pantalon devait peser à peu près cinq kilos tant il était chargé de pièces recousues avec un fil de jute.

Quelle misère !

« Vous garder en vie nous rapporte rien, vous supprimer ne nous coûte rien »

« Il faut être loyal et aimer l'Angkar »

« Aime l'Angkar sans limites »

« Seul le peuple peut construire l'histoire du monde »

« Le 17 avril 1975, date glorieuse dans l'histoire du Kampuchéa »

inaugure une ère plus prestigieuse encore que celle des temps angkoriens »

« Rien de blessant envers la nation, la révolution ou le parti ne sera créé ni même pensé »

« Détruisez les réseaux de communication »

« Les communistes sont bien connus pour les sacrifices qu'ils font pour leur pays »

« Pour battre l'ennemi extérieur, il faut d'abord détruire celui de l'intérieur »

« L'Angkar choisit ceux qui ne sont jamais fatigués »

Textes vantant la révolution glorieuse, conservés aujourd'hui par le centre de documentation du Cambodge (DC-CAM).

Deuxième endroit de travail

Camp de repiquage du riz

Il existait deux périodes de travail pour le riz, la plus longue durait environ six mois, des semailles en juillet jusqu'à la fin décembre. La grande moisson, elle, se faisait en janvier ou début février. De même, il existait deux sortes de plantations : celle effectuée directement et celle faite par repiquage. Sous le régime des Khmers Rouges le repiquage se déroulait de façon étrange, car ils nous obligeaient à le faire, même quand l'eau montait jusqu'aux aisselles : des conditions de travail vraiment très pénibles.



Repiquage du riz

Normalement, le repiquage se pratique dans un terrain préalablement bien préparé et irrigué. Les parcelles peuvent avoir différentes formes : rectangulaires, carrées et autres, selon l'espace dont on dispose. Cependant, l'eau ne doit jamais dépasser les genoux. Le travail principal consiste à maintenir le niveau d'eau convenable dans la rizière et pour cela, on irrigue périodiquement. Il faut aussi désherber. Dès que les champs sont prêts, on enlève les plants et on les regroupe en petites bottes pour faciliter leur transport vers les champs. Le travail de repiquage, le plus souvent effectué par des femmes, est très pénible parce qu'elles doivent rester courbées toute la journée en pataugeant en permanence dans la boue. De plus, la réflexion des rayons solaires sur l'eau produit un fort éblouissement qui aveugle les travailleurs.

Le repiquage peut se faire soit pendant la saison sèche ou froide. La récolte peut donc s'effectuer au bout de deux mois. Or, les Khmers Rouges faisaient la plantation du riz trois fois par an : deux fois à la saison sèche et une fois à la saison froide. Le drame c'est qu'ils nous obligeaient au travail forcé sans aucune pitié. Pendant six mois, lors de la plantation à long terme, nous mourions de faim. Nous nous levions avant l'aube, et nous ne recevions qu'un bol de potage fait d'eau et de quelques grains de riz. Nous prenions notre repas en commun, tous assis en rond autour d'un gros bol de soupe toute noire dans laquelle, à la surface, flottaient quelques morceaux de poisson et de la graisse. Dès qu'on plaçait le gros bol par terre, dix ou quinze mains s'élançaient pour prendre une cuillerée de soupe. Qu'il était pénible de voir cette lutte pour la soupe ! Personnellement, je regardais tout cela sans bouger. Je laissais les autres se servir puis j'y plongeais ma cuillère : il m'arrivait parfois de la ressortir complètement vide.

En hiver, avec le froid, le travail de plantation était particulièrement pénible parce que nous restions dans l'eau de quatre heures du matin jusqu'à cinq heures du soir. Pour toute nourriture, le chef cuisinier nous donnait un seul bol de potage et nous distribuait quelques grains de sel pour le rendre un peu moins fade. Pendant cette période de pluie, le terrain était boueux. Nous mangions dans la boue sur laquelle notre bol était posé. Quelle nourriture écœurante, quel manque d'hygiène ! Quelle humidité à endurer du matin jusqu'au soir ! Comment avoir la force de travailler

en étant privé de nourriture ? Beaucoup de personnes venues de Phnom Penh ou d'ailleurs, ayant perdu tous leurs moyens de subsistance, apaisaient leur faim en mangeant ce qu'elles trouvaient et tombaient gravement malades : paludisme, hyperthermie, fièvre typhoïde, dysenterie, etc. Comme tout le monde, j'avais effroyablement maigri, mes jambes étaient enflées et quand je m'accroupissais je ne pouvais me relever qu'à l'aide d'un bâton qui me servait aussi pour marcher.

Malgré tout, je luttais désespérément pour survivre. À la campagne, aussi bien qu'au champ, la nourriture était sévèrement contrôlée et nous nous demandions pourquoi.

Comment cela était-il possible avec la culture du riz trois fois par an ? Avant la guerre, avec une ou deux récoltes par année, on arrivait même à exporter du riz et la population pouvait se nourrir suffisamment.

Le chef du camp comprenait bien le problème de notre malnutrition, mais il ne voulait pas qu'on en parle. Il expliquait que cette situation était due au fait que notre pays était en guerre et que pour s'acquitter de sa dette envers la Chine, à qui il avait acheté des armes, il devait lui donner ses récoltes de riz. Nous devons, donc, nous contenter d'avoir seulement un bol de riz à la période de la moisson.

Il existait une autre nourriture que les Khmers Rouges nous donnaient pour assouvir notre faim : le son du riz qui, au Cambodge, était destiné aux cochons. Parfois, ils nous distribuaient aussi du maïs mûr. Cela ne posait pas de problème, mais il fallait le préparer. Dans ces périodes de grande difficulté, chaque famille préférait faire le repas à la maison en récoltant des herbes et en les faisant cuire.

L'hôpital était surpeuplé tant il y avait de malades. Ceux qui n'avaient pas de famille pour prendre soin d'eux finissaient par mourir. Les médicaments utilisés étaient ceux de la médecine traditionnelle. Les Khmers Rouges avaient pourtant trouvé une astuce pour faire des transfusions en utilisant le cocotier. Ils extraient le jus d'une noix de coco pas encore mûre et encore sur l'arbre : l'opération était délicate, car le fruit ne devait pas tomber. Ainsi, par je ne sais quel moyen, ils récupéraient du glucose pour

les transfusions aux personnes gravement malades. Chaque année, à la fin de la plantation du riz, je tombais malade. Bien que terriblement faible, j'essayais de tenir bon et d'être toujours présente pour le travail, afin d'avoir ma ration de nourriture.

Un jour, où j'étais au travail du repiquage avec le groupe des jeunes, je tombai plusieurs fois au bord du terrain que la pluie avait rendu très glissant. Alors la jeune chef des Khmers Rouges me donna un coup de pied et me plongea dans l'eau. Toutes ces jeunes filles du groupe de Pol Pot étaient violentes, cruelles et grossières. Elles seules jouissaient d'une bonne santé, car elles avaient de quoi se nourrir et assurer leur hygiène.

À cette époque, j'avais la tête rasée. Sous le régime de Pol Pot, le manque de savon rendait le rasage obligatoire pour éviter d'avoir des poux. Malgré cette précaution, il m'arrivait d'en attraper quand même.

Un soir, après mon retour du champ, j'allai près d'un ruisseau tout proche pour me laver, espérant que personne ne me verrait. Je me trompais. Les jeunes filles des Khmers Rouges m'aperçurent et me réprimandèrent sévèrement. J'essayai de susciter leur compréhension et leur pitié en leur montrant ma maigreur et ma tête rasée, mais je savais bien qu'il fallait leur obéir pour ne pas risquer ma vie. Pas de beauté pour nous les jeunes prisonnières de guerre ! Un proverbe de chez nous dit : « On ne doit pas s'opposer au chef ou à celui qui prend le pouvoir ».

Je revins donc à la cabane pour dormir. La nuit, des patrouilles de l'Angkar nous épiaient. En raison du manque cruel de nourriture, les gens faisaient cuire quelques herbes pour remplir leurs estomacs. C'est alors que, soudainement, le chef arrivait et renversait les chaudrons sur le feu. Une fois, une fille de mon groupe faisait cuire des petits escargots. Ceux-ci n'étaient pas encore prêts quand le surveillant entra et l'obligea à les manger tout bouillants avec leurs coquilles. Quelle situation dramatique ! Quelle cruauté ! Les Khmers Rouges n'avaient pas de cœur, ils étaient très violents.



Jeune fille khmer embauchée dans l'armée

La construction des barrages d'eau

La saison sèche était arrivée avec un soleil splendide et une chaleur accablante. La terre était aride et ne portait aucun fruit. Le groupe des « jeunes », filles et garçons réunis et en première ligne, travaillait dur de village en village, jusqu'à neuf ou dix heures du soir. Chaque groupe avait une tâche fixée à un certain nombre de mètres cubes de la masse du barrage. Cette construction durait des mois et des mois, car nous n'avions pas les outils nécessaires pour niveler le terrain et l'aplanir. Il aurait fallu du matériel spécialisé, mais nous n'avions qu'une pelle et nos pieds. On avançait, donc, mètre cube par mètre cube et un peu de pluie réduisait à néant notre fatigue et nos efforts. Par endroits des trous et des fentes se formaient comme nous l'avons constaté en traversant le barrage de Prey Torteung pour aller travailler à la grande moisson, dans un village éloigné. Il ne restait que de la terre, tout s'était écroulé.

Ce fut à cette époque qu'un garçon, un des chefs du groupe, appartenant à la gendarmerie, fut tué. Voici ce qui se passa un soir.

On nous convoqua tous. Beaucoup d'entre nous, ayant faim et étant trop fatigués, ne s'étaient pas présentés au rassemblement. Le chef essaya de les retrouver et finalement la réunion débuta. Irrité par le nombre d'absents, il parlait plus fort que d'habitude pour nous terrifier. Il disait qu'il tenait notre vie entre ses mains et qu'il pouvait en faire ce qu'il voulait. Nous étions comme du bétail à l'abattoir. Combien de jeunes moururent pendant la construction du barrage ! Le chef en avait même frappé plusieurs qui, sans respecter le règlement, préparaient leurs repas. Quelle triste soirée ! Il faisait noir et frais : au bord des canaux, le vent soufflait.

Après le repas du soir, nous travaillions encore à la faible lueur de la lune. Le travail forcé, la nourriture insuffisante, la privation de tout nous rendaient très solidaires.



Les restes de la digue 75 ou digue Pol Pot dans les polders de Veal Renh

Un moment terrible de ma vie

En cette période de construction du barrage, il m'arriva de ne plus être capable de voir à la tombée de la nuit. Un matin, à l'aube, en me levant comme mes camarades, je ne voyais presque plus, que des ombres.

Depuis ce jour-là, mes camarades qui disaient que j'étais aveugle m'accompagnèrent gentiment au travail. En réalité, je retrouvais la vue avec le grand soleil et je pouvais travailler, mais dès que le soleil se couchait, j'étais de nouveau plongée dans l'obscurité et mon angoisse revenait. Ce fut alors qu'on me permit de rester dans notre refuge de paille, sous les grands arbres. Je n'étais pas la seule à souffrir de cette affection.

Un soir, alors que beaucoup de jeunes avaient déserté le terrain de travail, le chef vint frapper très fort à notre cabane. Ayant compris qu'il s'approchait et pour éviter le pire, je lui criai de loin : « C'est moi, chef ! Puisque je ne vois pas à la tombée du soir, vous m'avez permis de rester à la cabane ». J'étais sauvée !

Comme on prenait le repas du soir assez tard et que l'obscurité m'était pénible, mes camarades m'accompagnaient très aimablement jusqu'au lieu où la nourriture était distribuée. Je marchais derrière une fille qui me tenait par la main quand, brusquement, j'entendis que l'on s'approchait de moi en courant. Avant que j'aie pu prévenir ma camarade, un enfant de dix ans me frappa avec force au visage et me donna deux coups de poing dans les yeux. Je ressentis une douleur atroce, poussai un hurlement et soupirai. Lorsque je demandai à l'enfant la raison de son geste, il me répondit : « Parce que tu fais semblant d'être aveugle ». J'eus beau riposter et lui expliquer que j'avais réellement des troubles de la vue tous les jours à la tombée du soir : peine perdue, impossible de le convaincre. Il avait été éduqué selon l'idéologie des Khmers Rouges à ne respecter personne, même pas ses propres parents. Son père, un colonel de cinquième grade, avait été exécuté. Sa mère travaillait au village et lui, il avait été embauché par les Khmers Rouges dans un groupe d'espionnage. Pauvre enfant ! Il ne savait plus reconnaître le bien du mal. Comme lui, beaucoup d'adolescents durent prendre les armes.



Enfants-soldats sous les Khmers Rouges

J'ai vécu toutes ces difficultés jusqu'au moment où je pus rejoindre une personne de ma parenté, vivant dans une région pas loin du camp des jeunes, à Phum Poy Samroang.

Camp de Veal-Trea

Après la construction du barrage de Phum Prey Torteung, on nous envoya à Veal-Trea, un camp de fort mauvaise réputation. À cette époque, on y avait regroupé beaucoup de jeunes provenant de toutes les régions du Cambodge : ils devaient assurer le repiquage du riz.

À Veal-Trea, la nourriture était un peu plus consistante, car elle provenait en grande partie de cette province. Cependant pendant la saison des pluies les repas étaient trop frugaux.

Où allait cette grande production de riz, fruit de notre travail et de notre récolte ? Personne ne pouvait le dire.

Ici, les Khmers Rouges avaient réquisitionné les maisons et les mosquées pour en faire des lieux de stockage de l'engrais pour les animaux. Nous, le groupe des jeunes, dormions dans l'endroit où était gardée la sauce de poisson : l'odeur qui régnait était plus que désagréable. D'autres dormaient dans une étable, certains dans un ancien grenier où l'on engrangeait le riz et la machinerie agricole. Par contre, les maisons récemment construites étaient réservées aux chefs Khmers.

Le rythme de vie était identique à celui de tous les autres camps : réveil avant l'aube, rassemblement, discours idéologique et répétition par cœur de tout ce que le chef avait dit. Puisque le lever se faisait avant les premiers rayons du soleil, la plupart d'entre nous dormaient debout. Le chef parlait donc encore plus fort pour nous réveiller et nous obliger à répéter sa leçon.

Pour atteindre le lieu de travail, il fallait marcher pieds nus sur la route nationale pendant deux ou trois kilomètres. Une fois arrivés, chacun avait sa tâche à remplir : certains garçons ramassaient le fumier, d'autres allaient le répandre dans les champs et, les filles en général, s'occupaient du repiquage du riz. Une autre activité consistait à enlever les mauvaises herbes des rizières. Le repas de

midi était plus que léger : un bol de riz avec un bol de soupe assaisonné parfois par quelques grains de sel. Très rarement, à l'occasion de la fête de l'Angkar, le chef faisait tuer et apprêter un bœuf, mais une fois partagé entre tous ces milliers de jeunes, il ne restait que quelques petits morceaux. En principe, le chef était toujours le mieux servi.

La culture du riz pratiquée par les Khmers Rouges était étrange. En effet, nous devions le planter même quand le niveau de l'eau arrivait jusqu'aux hanches, ce qui était un véritable gaspillage. Le travail sous la pluie était encore plus pénible, car nous restions dans l'eau de six heures du matin à cinq heures du soir. Nous revenions au camp fatigués et trempés. Après le frugal repas du soir, il y avait la rencontre et le lavage de cerveau. Parfois, au retour, nous trouvions nos sacs saccagés. Les malades qui étaient restés racontaient que, pendant nos heures de travail, le chef les avait fouillés.

Il était interdit d'avoir du papier, des crayons, des dictionnaires, en un mot, tout ce qui pouvait servir à nous instruire et à nous cultiver. Je l'ai constaté par moi-même, car mon sac avait été vidé des pages du dictionnaire que j'avais, ainsi que des crayons de couleur ramassés en cours de route.

Veal-Trea avait aussi la sinistre réputation d'être un camp d'horreur et d'extermination des jeunes.

Nous étions privés de nourriture et totalement coupés du monde extérieur : pour connaître l'heure, nous devions regarder le trajet du soleil et de la lune. Les travaux forcés et la malnutrition nous affaiblissaient : le visage et tous les membres enflaient et le corps devenait lourd. Le chef, pourtant, obligeait les malades à travailler. Lorsqu'ils tombaient en chemin, il les faisait transporter au dispensaire du village où, très souvent, ils finissaient leurs jours et on ne les voyait plus. Parfois, le chef tuait directement sur le lieu de travail certains jeunes malades qui lui résistaient.

Les parents, généralement, n'étaient pas au courant de la mort de leurs enfants, car sous le régime des Khmers Rouges les membres d'une même famille étaient séparés. Les pères vivaient avec le groupe des pères, les mères travaillaient avec le groupe des

« mamans » et les enfants étaient regroupés selon leur âge : les plus jeunes avec le groupe des petits dont personne ne s'occupait.

Les adultes, tels que nous, travaillaient au premier rang et avaient rarement le bonheur de revenir au village et de revoir leur famille. Une de ces rares occasions était lors du ravitaillement, quand le chef les envoyait chercher de la nourriture.

À Veal-Trea, beaucoup de jeunes venaient de Phnom Penh et la plupart d'entre eux furent exterminés dans ce camp. Je me souviens d'un jour assez froid où nous plantions du riz dans un lieu éloigné et silencieux d'où s'exhalait une odeur étrange. Quelqu'un nous dit que c'était ici que l'on avait enterré tous nos amis. Autour de cet espace poussaient en abondance des plantes, dont les fleurs étaient particulièrement nourrissantes et que nous cueillîmes.

Pour tout le pays, la période des pluies était très dure, mais surtout pour nous, les jeunes du premier rang, tenus aux travaux forcés et mal nourris. Lorsque la cuisine commune ne fonctionnait plus, on nous remettait du son qu'il nous fallait faire cuire avec nos faibles moyens. Chacun essayait de se nourrir comme il pouvait en cueillant des herbes, des fleurs, des plantes, en attrapant des poissons³ ou en ramassant des escargots pendant le temps de repos. Certains préparaient un peu de nourriture la nuit pour remplir leurs estomacs vides qui gargouillaient sans cesse.

Malgré la pluie, le froid, la faim, l'ennui, la nostalgie, nous acceptions tout en silence. Le peuple, les jeunes, les enfants, tout le monde mouraient de faim et de maladie. Les mères perdaient leurs enfants, les pères leurs femmes et leurs enfants, les tout-petits mouraient tout seuls.

Quelle situation tragique !

³ Le Cambodge était un pays très riche en poissons. Là où il y avait de l'eau, étangs, ruisseaux, etc. le poisson abondait.

Camp de Kbal-Chaou

À l'origine, cette zone était une forêt dense avec des singes, des serpents, des renards, des loups et autres espèces animales. Pendant la saison sèche, afin de permettre la plantation du riz, pendant une courte période de deux mois et demi, on l'avait d'abord brûlée puis on avait coupé les arbres et les buissons.

Voici le récit de mon voyage vers ce nouveau camp.

Nous quittâmes le camp de Prey Torteung, où nous avions travaillé à la construction du barrage pour garantir la réserve d'eau nécessaire à la plantation du riz en période sèche.

On nous envoya chercher de la nourriture au village. Bien que ce ravitaillement se fasse à pied, il donnait l'occasion de revoir nos familles et cela nous faisait oublier la fatigue. J'étais heureuse de retrouver ma sœur et mes neveux. Mon beau-frère était absent, car il travaillait au camp des « pères » pour fabriquer des charrues et des charrettes.

Vers quatre heures de l'après-midi, selon le trajet du soleil, on nous regroupa au centre du village pour procéder au comptage, un par un, des travailleurs. Il était impossible d'échapper au départ, même en raison de maladie.

Du village jusqu'à la lisière du champ la marche fut sans difficulté, car la terre était sèche et permettait une cadence assez rapide. Notre chef envisageait notre arrivée au camp avant le coucher du soleil, mais à la sortie du village nous rencontrâmes des obstacles difficiles à surmonter, car le niveau de l'eau avait monté et envahi les champs de riz. Il nous fallut toute une nuit pour les traverser. Ce fut terrible !

Nous avançons les uns derrière les autres. Tant qu'il y eut un peu de lumière la marche fut agréable, mais l'aventure commença à la tombée de la nuit. Dans ce lieu marécageux, où l'eau montait parfois jusqu'à la ceinture, nos pieds nus s'enfonçaient dans le terrain humide et rencontraient des trous qui nous faisaient souffrir ; de

plus, le poids sur la tête et sur le dos balançait tantôt à droite tantôt à gauche. Une amie, qui avait été assez aisée avant, se plaignait amèrement : « Ieng, j'aimerais mourir tout de suite plutôt que de travailler comme une esclave de guerre. » Je l'encourageais en lui disant : « Courage, on nous a forcées à faire des choses bien plus difficiles. » Nous marchions sans arrêt. A un certain moment nous perdîmes de vue le groupe devant nous. Nous leur avions demandé de nous attendre, mais en vain. Nous n'avions - disaient-ils - qu'à continuer tout droit notre chemin.

Oh, mon Dieu, priions-nous en silence !

Seule la lune nous éclairait. Dans le calme de la nuit, on entendait le grésillement des grillons, le coassement mélancolique des crapauds et des grenouilles. En dépit de la peur qui commençait à nous saisir, il fallait quand même avancer à l'aveuglette ne connaissant pas notre destination.

À moitié morts de fatigue, nous arrivâmes dans un endroit sec et nous décidâmes de nous y arrêter pour dormir. En apparence confortable, ce lieu était un véritable nid de moustiques. Heureusement, j'avais un drap que ma sœur m'avait donné pour me protéger du froid : je l'étendis sur nous tous et nous pûmes suffisamment nous reposer, afin de refaire nos forces et continuer le chemin.

L'aurore tant attendue vint enfin nous apporter la joie de la lumière et l'espoir de rejoindre notre groupe. Chacun reprit son sac et sa natte et poursuivit la marche. Au bord du chemin trempé d'eau, des crabes s'étaient réfugiés dans les trous. J'en attrapais et les mettais dans ma poche. En marchant dans l'eau, je saisisais aussi des poissons. Cette nourriture providentielle nous paraissait bonne, car nous n'avions rien à manger. Chemin faisant, dans une maison sur pilotis, le propriétaire nous indiqua le chemin pour arriver à Kbal Chaou. Nous suivîmes un canal et arrivâmes à un étang assez grand dont l'eau était profonde et qu'il fallait traverser. « Courage ! », dis-je. Tous les huit, nous commençâmes l'épreuve : un véritable exploit, surtout pour moi qui suis petite. L'eau arrivait jusqu'à mes oreilles et mes pieds ne touchaient plus terre. Je dus placer mon sac sur ma tête. Quand nous atteignîmes le bord de l'étang, nous étions essoufflés.

Le soleil nous indiqua qu'il était dix heures du matin. La faim se faisait sentir et j'avais hâte de trouver un foyer pour faire cuire les crabes et les poissons que j'avais ramassés. Providentiellement, nous rencontrâmes un homme en train de préparer son repas dans cet endroit commun de pêche, où il y avait du poisson en abondance. Aimable et généreux, il nous en offrit et nous pûmes manger à notre faim. Il nous montra le trajet pour notre destination et nous encouragea en disant que nous n'étions pas trop loin.

Tout au long du chemin, nous vîmes la forêt dévastée par le feu. Il y avait même des escargots cuits dans des buissons encore brûlants et je les ramassai. L'endroit était paisible, l'air pur et on entendait les chants des oiseaux et le bruissement des insectes.

À notre arrivée, le chef, qui était un peu plus aimable que les autres, se renseigna sur nos aventures et nous offrit un repas. En effet, cette zone avait la réputation d'être un peu plus riche que les autres.



Battage du riz

Le travail rythmait nos journées au camp. Chaque matin, il fallait transporter par bateau, sur l'autre rive, des bottes de riz que nous placions dans une étable où les bœufs, menés par un paysan, marchaient dessus plusieurs fois pour faire le battage. Nous ramassions les grains de riz pour en faire des sacs de 100 kg que nous transportions vers l'autre rive pour les envoyer au village. Dans ce camp, on travaillait aussi le soir, car il n'y avait que la récolte du riz à faire.

La culture du riz était plus intensive qu'en temps de paix, jusqu'à deux ou trois fois de plus. On travaillait durement et péniblement, la récolte se faisant dans l'eau qui arrivait aux genoux. Un jour, en transportant le riz, je sentis une piqûre au pied, mais je n'y prêtais pas attention. Par la suite, cette piqûre provoqua une infection telle, que je fus incapable de marcher pendant des mois. Ce malheur me procura un avantage imprévu, car je fus obligée de rentrer au village. Le voyage en bateau me ravit. Je ne connaissais pas du tout cette forêt dense avec des arbres de toutes sortes, de toutes tailles, où les singes avaient fait leurs abris et d'où ils nous regardaient en criant. L'eau était très claire et le courant fort. Nous fîmes une halte à une plantation de jute qui poussait dans un champ rempli d'eau. Très surprise, j'admirais la hauteur des tiges qui dépassaient nos têtes d'environ un mètre. L'eau en effet était assez profonde : je crois qu'elles pouvaient mesurer deux ou trois mètres. Des hommes et des femmes y travaillaient. Lors de cet arrêt, on fit monter des gens malades, des garçons surtout.

Qu'il était pénible et triste de les voir si affaiblis, presque mourants !

Le bateau repartit en suivant une rivière tortueuse. Sur les deux rives on voyait des maisons habitées, d'autres saccagées, brûlées. Par contraste, le paysage était magnifique : à nous qui étions si tristes il offrait une nature orgueilleusement belle.

À un certain moment, un tourbillon d'eau fit dévier le trajet du bateau et le fit tanguer. La barque, située à l'arrière, s'étant détachée, il fallut atteindre le rivage pour tenter de la récupérer. Enfin, au moment du crépuscule et après une longue attente, les hommes parvinrent à l'accrocher au bateau. Nous repartîmes vers le village, heureux d'être arrivés à destination. On fit sortir en premier les

malades qui furent tout de suite conduits à l'hôpital, un hôpital très pauvre où les médicaments étaient encore fabriqués selon les méthodes traditionnelles souvent avec de la farine. Il fallait prendre plusieurs pilules à la fois. Je faisais partie des malades et, comme eux tous, je n'aspirais qu'à manger pour calmer mon estomac vide. Nos visages étaient pâles, décharnés, parfois même défigurés.

Pour nous, il n'y avait pas d'espoir, pas d'avenir, pas de rivage à atteindre ! Quelle misère, quelle résignation, quel abandon !

Je suis restée à l'hôpital pendant plusieurs jours, sans amélioration et la blessure s'aggravait. Je demandai des renseignements à un médecin tout à fait incompétent, envoyé-là en remplacement de dernière minute. J'eus enfin la chance de pouvoir me faire soigner à l'hôpital du quartier qui s'appelait Hôpital Dawn Tear, un grand centre mieux organisé, avec davantage de médicaments et surtout de meilleure qualité.

Hôpital Dawn-Tear

Mon séjour dans cet hôpital dura presque deux mois marqués, surtout, par le manque de nourriture. Le repas était constitué d'un bol de potage avec quelques grains de sel ; parfois on nous distribuait aussi un bol de soupe de légumes ou de poisson mais le poisson y était fort rare. A cette époque j'étais décharnée, chétive et je me déplaçais avec une canne.

Sans activité, les journées sont interminables. Pour me distraire, je commençai à faire un peu de couture. Ce fut une heureuse initiative, car les jeunes infirmières des Khmers Rouges apprécèrent mon travail et me demandèrent de coudre, tricoter et broder leurs vêtements. « Quand on travaille, on a droit à un salaire ». De ce fait, je reçus un bol de potage en plus, ce qui fut une bénédiction pour moi.

Dans une autre division de l'hôpital, il y avait plusieurs femmes seules. Prise de pitié pour leur sort, j'osai demander d'aider celles qui ne pouvaient se déplacer. Elles furent très heureuses de m'avoir auprès d'elles. Elles étaient en phase terminale, pauvres, seules et sans aucune famille et j'étais contente de leur rendre service. Quelle misère ! Je tentais de les faire parler de leur vie : certaines essayaient, mais je n'arrivais pas à les comprendre, d'autres se mouraient dans le silence. Il ne me restait que les gestes pour communiquer avec elles. Souvent, ces malades en fin de vie ne pouvaient rien avaler et me laissaient tout ou une partie de leur nourriture, cela me permit de survivre.

Que dire de cet hôpital ? Dans ce département, plusieurs malades mouraient chaque jour. Ils étaient atteints de maladies dues à la famine, à la malnutrition et aux travaux forcés qui causaient l'épuisement des organismes : hémorragie interne, fièvre typhoïde, tuberculose, abcès, malaria, etc. Dans cet hôpital, il n'y avait aucun service pour les maladies qui auraient nécessité des soins et des conditions d'hygiène spécifiques. L'hygiène n'était pas respectée

et chaque personne devait prendre soin d'elle-même par ses propres moyens.

Les médecins, des Khmers Rouges, n'étaient pas assez compétents. Trop souvent, après leur visite, certains rentraient chez eux pour travailler aux champs. Les médicaments étaient rares et pas assez efficaces. C'était un lieu de passage pour reprendre son souffle et se reposer un peu après les travaux forcés, pas du tout un centre de soins efficaces.

Pendant les quatre années du régime des Khmers Rouges, je tombais régulièrement malade. Mon corps squelettique n'avait plus de force pour se tenir debout : pour marcher j'avais besoin d'une canne et, si j'étais accroupie, d'un bâton pour me relever. Malgré cette faiblesse, l'esprit restait assez fort pour résister moralement et physiquement aux mauvais traitements des Khmers Rouges.

Nous tentions de garder notre dignité grâce à la propreté quotidienne de nos corps. Même sans savon, nous arrivions à nous laver de toute la saleté des champs, en prenant notre bain chaque jour dans des ruisseaux. Cependant, notre aspect faisait pitié : visage livide, amaigri, fatigué, vieilli, tête rasée, jambes tremblantes et gonflées par tant de kilomètres de marche.

En silence, je pensais à la méchanceté des Khmers Rouges à notre égard. Certes, il y avait bien eu la Deuxième Guerre mondiale et l'extermination des juifs par les nazis allemands, mais pour nous c'était autre chose : une guerre civile où, à l'intérieur d'un même peuple, on se battait les uns contre les autres.

Bien que mon pied ne fût pas guéri de ma grande blessure, je décidai de quitter l'hôpital. Il faisait déjà sombre à cinq heures de l'après-midi. Je devais regagner le camp de Veal-Trea pour la deuxième fois. Dépourvue de forces physiques, je me sentais, toutefois, moralement bien mieux qu'à l'hôpital. Le lendemain, je pris donc le chemin pour ce camp avec un groupe de jeunes. Une fille de mon âge était notre guide. Après le voyage à pied, nous nous installâmes dans la même cabane à l'odeur désagréable.

Il fallait tout accepter sans discussion. Le rythme de travail était toujours le même et la tâche à remplir identique.

Ce camp de Veal-Trea n'était pas éloigné du village de Poy Samraung. Ma cousine qui y était déjà allée une fois avait eu le bonheur de rencontrer une famille de notre parenté. Aussi, m'avait-elle encouragée d'aller leur rendre visite, à la première occasion, car cette famille serait heureuse de me voir.

Cette idée ne me quitta plus. Aussi un jour, vers midi et en pleine chaleur, je décidai avec une amie plus jeune que moi, et qui m'aimait beaucoup, de franchir le camp et d'aller rendre visite à cette famille. Cette amie qui m'accompagnait y était allée avec ma cousine et connaissait donc bien le chemin.

Au long de la route nationale, à l'aide d'une moustiquaire nous pûmes pêcher des écrevisses dans des petits ruisseaux. Bien sûr, il fallait faire très attention de ne pas être vues par les chefs des Khmers Rouges. Nous nous hâtâmes vers le village. Nous étions si maigres que les gens que nous rencontrions avaient pitié de nous.

À notre arrivée, nous fûmes accueillies chaleureusement par une arrière cousine de ma mère qui nous présenta toute sa famille : son mari et ses filles, toutes mariées avec de nombreux enfants. Ce fut un moment très émouvant. Elle nous offrit aussi aimablement un bon et généreux repas. Lorsque l'heure de reprendre le travail fut arrivée, nous décidâmes de les quitter et de rentrer au Camp de Veal-Trea. Il ne fallait que dix minutes de marche pour le regagner et la dame nous donna très gentiment quelques fruits frais que nous cachâmes tout de suite pour que les Khmers Rouges ne les voient pas. Dieu merci, nous pûmes nous installer tranquillement sans que personne n'ait remarqué notre absence, une grâce !

Je conservai précieusement ce secret et envisageai de quitter ce camp. J'étais très faible et tout le monde se portait mal et était à moitié mort, mais j'étais, désormais, la plus âgée de toutes mes amies de travail. Ce furent elles d'ailleurs qui me donnèrent quelques idées pour m'échapper définitivement du camp. Toutefois, j'avais peur et préférais attendre des nouvelles de ma famille qui était au village.

Un après-midi, pendant le travail au bord de notre camp, en face de la route nationale, nous aperçûmes avec étonnement plusieurs camions avec des passagers. Dans le troisième, je fus surprise d'y voir quelques-uns de mes amis et mes cousins et cousines.

Nous leur avons crié : « Où allez-vous ? » et ils nous ont répondu : « À Svay Chek ». Ce village, au bord de la frontière thaïlandaise, est très riche en fruits et légumes : les gens n'y ont pas de difficulté pour se nourrir. Comme il était interdit de crier et de s'exciter, le calme revint très vite et le travail reprit en silence comme si rien ne s'était produit.

La vie des jeunes devenait de plus en plus difficile, insupportable, à tel point que tous ceux qui tombaient gravement malades étaient tués sur place. On pratiquait aussi la *fouille*, qui consistait à rechercher tous les fonctionnaires du régime précédent. Le soir tombant, nous entendions les fusillades. C'est ainsi que le lendemain quelques-uns de nos amis étaient manquants.

J'eus alors l'idée de m'enfuir du camp de Veal-Trea et de demander à ma tante de m'accueillir chez elle dans le village de Poy-Samroang. Le chef du village l'autorisant, elle et toute sa famille me reçurent alors avec générosité.

Au début, je vécus chez ma tante, puis je m'installai dans la grande maison du chef du village, où vivaient déjà trois autres familles. Avec les femmes, je travaillais au champ de riz pour la récolte. Le travail était agréable, l'ambiance sereine, paisible, les travailleurs chantaient en cadence. Il faisait beau : le soleil brillait au-dessus de nous, le vent soufflait et l'étendue du riz mûr était un océan doré. Quelle belle saison !

Cependant, mes yeux me faisaient encore souffrir. À la tombée de la nuit, je ne parvenais pas encore à voir correctement. Le chef du village me permit donc de rester à la maison, alors que les autres travaillaient de nuit pour la récolte du riz. Pour fuir la chaleur de cette période de l'année et trouver un peu de fraîcheur, j'avais pris l'habitude, après le souper, de sortir et de rester sous les arbres à regarder la lune et les étoiles.

Une nuit, alors que j'écoutais les femmes chanter, je m'aperçus, à mon grand étonnement, que je voyais comme avant. Je criai : « Je peux voir ! Je peux voir ! » Je courus à l'endroit où les gens travaillaient. Tous se pressèrent autour de moi, heureux de constater que j'avais recouvré la vue. Je pus donc, moi aussi, travailler la nuit avec les gens du village. Une alimentation plus normale avait fort probablement contribué à ma guérison.

Je pensais souvent à ma famille, à ma sœur, à ma nièce et à mon neveu, car j'étais la seule de mes proches à vivre en ce lieu et je ne savais pas où ma famille avait été envoyée. Chaque jour, j'espérais que la paix revienne et souhaitais vivement revoir les miens.

A Phnom Penh, la capitale, il se disait que la situation n'était pas bonne. Un jour, le 11 janvier 1979, en travaillant à la lisière du champ de la récolte, en bordure de route, nous avons vu passer un train allant vers l'ouest. C'était la première fois que je voyais un train depuis mon arrivée dans la province de Battambang. Il était onze heures du matin ; nous avons donc cessé de travailler et avons regagné la maison pour le repas de midi.

Que se passait-il ? En allant au village, je vis beaucoup de personnes habillées en noir sous l'arbre près de la maison de ma tante. Je m'approchai d'elles et leur demandai d'où elles venaient. Cette foule avait été reçue à déjeuner par le chef du village. Une fille me dit que les Vietnamiens étaient arrivés à Phnom Penh et que les communistes avaient dû partir en train vers l'Ouest. Sous le gouvernement libre, cette fille était une étudiante, mais les communistes l'avaient réquisitionnée pour qu'elle reste travailler dans la ville.

C'est elle qui m'a raconté les événements survenus à Phnom Penh. De terribles combats avaient eu lieu et plusieurs maisons avaient été incendiées. Les troupes vietnamiennes avaient envahi la capitale et les Khmers Rouges avaient dû fuir. Nous n'avons vu que des filles bien habillées, propres et paraissant en bonne santé.

Après le déjeuner, je suis retournée au travail. Pendant quelque temps, il n'y eut personne dans le village, mais ensuite la situation devint très mauvaise. Chaque jour, le chef du groupe nous donnait des nouvelles : les Khmers Rouges avaient perdu la guerre et un nouveau gouvernement s'était installé. Bien que, pour le moment, les bruits des combats fussent encore loin du village, les gens étaient effrayés.

Puis le chef du village nous dit qu'il allait nous quitter parce que les communistes avaient perdu la guerre et qu'il devait obéir au chef des Khmers Rouges. Après cette annonce, tous les villageois se demandèrent ce qui allait se passer.

Une nuit, le chef partit avec sa famille. Cette même nuit, il y eut des combats partout autour du village. Nous étions tous peïnés et soucieux pour le sort de notre chef, car il avait été aimable et compréhensif envers nous. De lui, on ne sut plus rien ! N'ayant plus de dirigeant et la récolte étant libre, les familles se partagèrent la moisson et vécurent indépendamment les unes des autres.

De nombreux réfugiés arrivaient du Nord. Ceux qui retrouvaient des membres de leur famille décidaient de rester sur place, tandis que d'autres s'installaient en ville ou dans leur ancien village. La situation était incertaine, confuse. Chaque jour, je regardais passer les réfugiés et, s'il m'arrivait d'en voir que je connaissais, je leur demandais des nouvelles de ma sœur. Par eux, j'appris qu'elle était vivante et habitait le nord du pays. Je décidai donc d'aller la rejoindre.

Un matin, je me réveillai très tôt et partis à pied. Je fus encouragée par les habitants de son village : ma sœur se portait bien et j'étais heureuse de l'entendre dire.

Je marchai très rapidement, surtout dans certains endroits dangereux pour une personne seule. De loin, j'entendais le bruit des combats, j'étais effrayée et je priais sans cesse. Enfin, je dépassai un chemin et, en tournant à gauche pour aller vers le nord, je vis une de mes amies. Quelle joie, mon amie ! Nous nous embrassâmes. Elle était mariée et avait des enfants. Il était midi et nous restâmes ensemble pour le repas. Elle me donna des nouvelles de ma sœur, me dit où elle habitait et me montra le chemin pour la rejoindre dans le village près de la Thaïlande, où elle vivait. Après le repas, je partis seule pour cette nouvelle aventure.

Sur les bords de la route, le riz mûr était couché dans les champs, car il n'y avait pas de travailleurs pour le moissonner. Par endroit le sol était très sec, mais ailleurs les gens plantaient des légumes ; il y avait des tomates mûres en abondance. Que se passait-il ?

On me recommanda d'être prudente, car la présence des Khmers Rouges était dangereuse. Ils se cachaient dans la forêt et enlevaient les personnes pour les amener vivre à la frontière de la Thaïlande. Beaucoup de réfugiés en s'égarant étaient ainsi tombés entre leurs mains. Quelle horreur !

Je coupai à travers un champ désert et courus vite jusqu'à ce que je rencontre une personne pouvant m'indiquer le chemin pour gagner le village de Svay Check. Heureusement, il n'était pas éloigné.

Sur la route, on voyait parfois des charrettes. La poussière volait autour des vaches tant l'air était sec. Respirer était pénible. Dans les lieux où je passai, les maisons étaient vides et désolées. Tout était silencieux.

Puis, j'entrai enfin heureuse dans un village. Alors que je m'arrêtai quelques minutes, j'entendis une voix forte de plus en plus proche ; je me dirigeai donc vers la foule et demandai ce qui se passait. J'appris que les Khmers Rouges étaient arrivés au village et que les habitants, terrorisés, avaient préféré fuir leurs maisons.

La situation était dangereuse, mais je continuai mon chemin vers le Nord. On m'indiqua où vivait ma sœur. Je courus donc vers la maison. De loin, je vis ma nièce et mon neveu près de l'escalier. Je ne les avais pas vus depuis longtemps. Quelle joie ! Toutefois, quand je voulus les embrasser, ils eurent peur de moi. Ils ne me reconnaissaient pas et ils pleurèrent à chaudes larmes. Que c'était triste ! Je suis allée embrasser ma sœur et le reste de la famille.

Il était six heures du soir et l'atmosphère était paisible. Pendant que ma sœur préparait un gâteau, on vint nous annoncer que les Khmers Rouges, encore une fois, étaient entrés dans un village pas loin de Svay Check. Chacun de nous fit donc son bagage apportant le strict nécessaire, car nous n'avions pas de moyen de transport. Comme n'avions qu'une seule lampe à huile pour éclairer le chemin, tous les membres de la famille se réunirent et nous restâmes devant la maison, en attendant de voir ce qui allait se passer. Autour de nous, tout était tranquille, mais dans le lointain on entendait le bruit inquiétant des combats et des fusillades. Comme nous étions très fatigués, nous parvînmes à dormir un bon moment. Au matin, nous quittâmes très tôt Svay-Check et partîmes pour la ville.

Il y avait beaucoup de monde sur la route avec des charrettes tirées par des bœufs. Nous marchions rapidement en silence. De temps en temps, on venait nous prévenir que les Khmers Rouges allaient bientôt arriver. J'étais triste pour mes neveux, car ils

étaient petits et peinaient à suivre notre rythme. Parfois, nous les portions sur nos épaules. Nous marchâmes toute la journée sans arrêt, sauf pour ramasser un peu de riz, des légumes et certains fruits que nous trouvions parfois le long de la route. Nous voulions atteindre la ville, parce que nous pensions, bien à tort, que tout y serait plus calme.



Charrette tirée par un bœuf lors de l'exode cambodgien

Par une chaleur intense, nous avançons sous le soleil : la poussière volait partout et il était difficile de trouver de l'eau. Comme à certains endroits la route avait été fermée à cause du danger des Khmers Rouges, nous nous sommes égarés. Après un certain temps nous arrivâmes à une maison habitée. Il était trop tard pour poursuivre notre chemin et nous avons demandé de préparer un souper pour nous. Tout d'abord le propriétaire accepta, mais à la fin du souper, il ne voulut plus nous accueillir chez lui. Ce fut un moment dramatique, car au coucher du soleil il était très pénible d'avancer dans la noirceur. Nous décidâmes, donc, de passer la nuit au bord de la route, mais nous étions très inquiets.

La situation empirait de jour en jour. Souvent, alors que nous préparions le repas, les Khmers Rouges survenaient et nous obligeaient à partir sans avoir pu manger. Nous étions certains qu'ils se mêlaient à nous, mais nous ne parvenions pas à les reconnaître.

Après plusieurs jours, nous atteignîmes un village appelé « Andaung Chengn », distant d'à peu près deux kilomètres de la ville de Battambang. Nous décidâmes d'y rester et nous nous installâmes derrière la grande maison où l'on gardait le riz avant la guerre des Khmers Rouges. L'ambiance était sereine, nous avions un lit et le ciel nous servait de toit, mais s'il pleuvait il était impossible de se reposer pendant la nuit. Par la suite, nous trouvâmes des matériaux pour nous protéger. Nous espérions pouvoir passer des jours calmes dans ce village. En réalité, ce ne fut pas le cas. Durant la nuit, nous entendions parfois encore des bruits de combats. Nous ne savions plus où nous pourrions aller vivre, car la guerre contre les Khmers Rouges venant de se terminer, ceux-ci vivaient un peu partout et nous n'étions en sécurité nulle part.

Les tâches étaient réparties entre les membres de la famille. Certains allaient chercher du riz dans le champ, d'autres étaient chargés de la nourriture : poisson, légumes, fruits, etc., certains travaillaient à la maison. Ma tante m'aidait à cueillir le riz et ma sœur prenait soin de ses enfants. En plus, elle allait au marché pour vendre ce que son mari et mes cousins rapportaient du champ. Ces déplacements étaient dangereux, car les Khmers Rouges se cachaient dans la forêt.

Lorsqu'un membre de la famille devait quitter la maison, nous attendions son retour avec inquiétude et impatience. Lorsque nous étions tous présents, alors la joie régnait. Nous étions onze adultes et trois enfants. Je m'occupais entre autres choses du ménage et de la propreté de la maison. Je faisais aussi la vaisselle, m'occupais de l'eau et du bois pour la cuisson des aliments et la préparation du déjeuner.

Plusieurs mois plus tard, mon cousin fit à chacun de nous cadeau d'un peu d'argent. On put aller acheter des choses à la frontière pour les revendre ensuite au marché de la ville. Pour ces déplacements de quelques jours, il fallait du courage, car on risquait sa vie.

Une vie nouvelle

Une année passa tranquillement. Dans notre famille, on vivait un peu mieux, car nous avions un peu plus d'argent et nous étions mieux habillés. Fort heureusement, une de mes cousines, qui ne vivait pas à la maison, eut la gentillesse de me faire cadeau d'un pantalon et d'un chemisier, car les deux pantalons, que ma mère m'avait laissés à sa mort et que j'avais portés tous les jours sous le régime des Khmers Rouges, pesaient cinq kilos tant ils avaient été rapiécés. Quelques mois plus tard, un autre cousin me fit cadeau d'un sarong⁴ et sa sœur d'un chandail.

Je vivais donc paisiblement avec ma sœur et ses deux enfants, ma tante et ses six enfants, mon neveu et son petit-fils. Je ne souhaitais pas quitter ma famille, car je réalisais qu'elle avait besoin de mon aide. Cependant, il arriva une occasion importante que je ne voulus pas manquer. À cette époque, le gouvernement recherchait des enseignants. Charmée par cette perspective, je passais le concours et, à ma grande joie, je fus admise avec de bons résultats. Toutefois, je fus vite déçue, car, par des livres que je voyais sur des étagères à l'hôpital, je réalisai que nous vivions sous le régime vietnamien. Dès lors, je n'eus plus qu'une idée : quitter mon pays.

Quel avenir pour nous, quel devenir pour mon pays ?

Tous les jours, je demandais à mon cousin si la Croix-Rouge internationale s'était installée dans le camp des réfugiés. En cette année 1979-1980 elle comptait plusieurs camps à la frontière entre le Cambodge et la Thaïlande.

C'est ainsi qu'un jour je confiai à ma sœur mon projet d'aller aider la Croix-Rouge à l'hôpital. Elle en fut très peinée. Je lui dis qu'il valait mieux mourir en faisant une bonne action que vivre sous le régime vietnamien.

⁴ Vêtement unisexe composé d'une pièce d'étoffe longue et étroite que l'on enroule autour des hanches, porté par certains peuples de l'Asie du Sud-Est.

De plus, il fallait qu'elle me considère comme morte. Elle n'aurait plus à se soucier de moi et devrait prendre soin uniquement de ses enfants et de son mari.

Le lendemain, tôt le matin, je quittai toute ma famille pour aller au village de Svay Sisophon.

Là, je rencontrai la cousine qui m'avait donné des vêtements. Elle habitait tout près des frontières avec ses deux enfants et sa sœur et gagnait sa vie en vendant au marché ce qu'elle récoltait dans un champ un peu éloigné du village. Comme le chemin qu'elle devait emprunter était très dangereux, elle ne rentrait chez elle qu'une semaine sur deux. Je pris, donc, soin de ses enfants et de sa maison pendant ses absences.

Une aventure imprévue

En février 1980, à l'époque du Nouvel An chinois, je partis pour aller vivre dans le camp des réfugiés, à la frontière de la Thaïlande. Le matin, de bonne heure, ma cousine, son mari, leurs deux familles et moi avons quitté la maison. Comme je n'avais pas de bicyclette, ma cousine me fit monter à l'arrière de celle de son beau-frère. En plusieurs endroits, pendant le voyage, je fus obligée de descendre de vélo, de marcher et de courir. Tout autour de nous la forêt était dense et il régnait un calme effrayant.

Nous nous arrê tâmes dans un lieu où nous fûmes tenus d'attendre quelqu'un pour savoir s'il nous était possible de traverser la forêt sans danger. Il s'y cachait beaucoup de soldats vietnamiens, des brigands, qui capturaient les gens pour voler leur argent et leurs biens ; parfois ils les tuaient. Nous-mêmes avons vu un corps sur le bord de la route et des ossements humains.

A une heure de l'après-midi on vint nous prévenir que nous pouvions continuer notre chemin dans la forêt à condition de rester bien ensemble et de faire très attention. On nous indiqua qu'à un certain endroit il faudrait soulever la poussière avec nos pieds et crier très fort pour éloigner une dizaine de soldats vietnamiens qui y étaient cachés.

Une demi-heure plus tard, nous arrivâmes à ce lieu et nous fîmes comme il nous avait été conseillé. En courant le plus vite possible et en faisant bien attention nous arrivâmes à un lieu où il y avait un grand nombre de personnes. Nous nous arrêtâmes un instant pour reprendre souffle. La poussière avait blanchi nos cheveux. Nous avons alors déjeuné à l'ombre de grands arbres et nous nous sommes reposés un peu. Il y avait beaucoup de personnes qui vendaient de la nourriture. Certains avaient étalé leur marchandise sur des charrettes, d'autres avaient des poêles et vendaient des mets qu'ils avaient cuisinés. Tous étaient assis tranquillement sur le bord de la route, comme en temps de paix, mais malheureusement, autour de nous, on entendait les bruits des combats.

Après une halte de quatre heures et demie, nous sommes partis et avons emprunté un chemin si étroit qu'il fallait marcher un par un. Le soleil brillait sur la route à travers les feuilles des arbres. Souvent, je tombais, mes genoux écorchés saignaient, j'avais des douleurs partout à cause des blessures subies, mais nous ne pouvions pas nous arrêter par crainte des gens armés au bord de la route. Nous avançons avec calme et en silence, pressés d'arriver à destination. Un homme armé d'un fusil nous barra le passage. Il fouilla celui qui me guidait : il cherchait de l'argent et de l'or, heureusement il n'en trouva pas. Ensuite, il se tourna vers moi, fit de même et ne trouva qu'une feuille et un peu de gaze pour me protéger des moustiques. Après cette soigneuse inspection, le soldat nous laissa passer et, avec un grand soupir de soulagement, nous poursuivîmes notre chemin en vélo.

Le soleil se couchait doucement. Puis ce fut la rencontre d'un autre soldat armé ; celui-ci nous assura que le camp que nous cherchions était juste en face de nous.

Je remerciai Dieu de tout mon cœur et avec joie.

Le camp de Mak-Mun

Le camp immense de Mak-Mun avait été construit de façon étrange. Il était au centre d'une grande forêt où l'on avait bâti beaucoup de huttes de bambou et des tentes, le tout recouvert de chaume. Le camp était entouré d'une clôture en fils métalliques barbelés. A l'intérieur il y avait de nombreux réfugiés : Cambodgiens, Chinois, Laotiens, Vietnamiens, etc. qui avaient fui leur pays pendant la guerre.

Il y avait trois hôpitaux, un temple, une école pour les enfants et les adultes, une autre pour apprendre un métier comme la couture, la menuiserie et d'autres aussi. Dans certains endroits du camp, les gens pouvaient même cultiver des légumes pour leur subsistance.

A notre arrivée à l'entrée du camp, des soldats qui veillaient sur la sécurité, après avoir vérifié notre identité nous firent entrer un par un.

A l'intérieur, des informations écrites permettaient de retrouver certains membres des familles disparues. Je suivais de près ma cousine et les autres à la recherche de la tente où vivait la personne que ma cousine connaissait. Elle était là depuis 1979 et avait quatre enfants. Sa famille fut très accueillante.

Par manque de place nous ne pouvions pas tous dormir dans la tente ; aussi certains hommes dormaient dehors, à la belle étoile. Même à l'intérieur de la tente, par temps de pluie, nous n'étions pas assez protégés et nous avions de la peine à dormir. Il plut beaucoup pendant mon séjour dans ce camp.

Préparer les repas était pénible, car nous devions cuisiner à l'extérieur sur un sol souvent humide. Par mauvais temps la préparation durait donc longtemps. La forêt nous révéla, cependant, son charme ; la nuit, de nombreuses et grosses étoiles brillaient au-dessus de nos têtes, nous donnant un peu d'espoir.

Tous les jours ma cousine allait faire des achats qu'elle revendait, alors que moi je restais dans la tente avec la famille de son amie. Un soir j'ai demandé à ma cousine si elle connaissait une personne travaillant à l'hôpital de la Croix-Rouge Internationale. Un membre de la famille de son mari était le directeur de l'hôpital pédiatrique. Je lui ai fait demander s'il y avait besoin de quelqu'un pour travailler en tant que bénévole. Chaque matin, après le petit-déjeuner, j'allais à l'hôpital pour voir s'il me serait possible d'y trouver un emploi. Il y avait beaucoup de Chinois, de Vietnamiens et d'autres, venant de la montagne. Ils venaient du Laos mais la plupart étaient des Chinois qui se préparaient à partir dans un autre pays.

Un matin, très tôt, avec ma cousine je suis allée à l'hôpital. La femme du directeur m'accueillit aimablement. Il y avait une possibilité de travailler, mais seulement la nuit. J'acceptai même si cela était un peu dangereux. D'ailleurs je n'avais pas le choix : je souhaitais avoir un endroit pour vivre, avant que ma cousine ne quitte le camp de Mak-Mun. De plus, il s'avérait difficile de rester seule dans ce camp de réfugiés où il y avait chaque jour de nombreux problèmes : des cambriolages et des vols. Je préparerai, donc, mes affaires et le lendemain matin, accompagnée de ma cousine, j'allai travailler et vivre à l'hôpital. Elle dit quelques mots au directeur et, avant de me quitter, elle me donna mille baths⁵. Je la remerciai beaucoup. Ce fut la dernière fois que nous nous vîmes. A présent elle habite à Phnom-Penh, la capitale du Cambodge. J'ai eu son adresse et je lui écris souvent. Jamais je n'oublierai tout ce qu'elle a fait pour moi.

La vie dans le camp des réfugiés de Mak-Mun

Lorsque ma cousine me quitta, le directeur de l'hôpital m'appela pour me présenter au médecin. Il était 9h.30. Les membres de la Croix-Rouge arrivaient transportant des médicaments qu'ils

⁵ Le bath est l'unité monétaire de la Thaïlande. Le terme bath est aussi resté une mesure de poids encore utilisée actuellement dans le commerce de l'or et représentant 15,2 grammes.

rangeaient dans la pharmacie, et de la nourriture qu'ils mettaient dans la salle à manger.

Il y avait six Cambodgiens et trois personnes de la Croix-Rouge Internationale : un médecin et deux infirmières. Le docteur David me permit de rendre service aussi dans la journée ; je fus très heureuse de me rendre utile.

Je commençai par m'occuper du ménage de l'hôpital pédiatrique. Puis, selon les prescriptions du médecin, je donnais des médicaments aux patients, je servais le petit déjeuner qui consistait en une soupe au riz avec des biscuits et du lait en poudre. Après le déjeuner, il fallait donner le bain aux enfants et les habiller avec des vêtements propres pendant que le médecin, aidé d'une infirmière, visitait les patients et vérifiait le dossier qui était suspendu par une corde à linge au-dessus de la tête de chacun. Avec les membres de la Croix-Rouge internationale, je travaillais très dur tous les jours, jusqu'à trois heures et demie ou même quatre heures de l'après-midi.

Les membres de la Croix-Rouge changeaient de temps en temps. Le docteur Peter et ses infirmières succédèrent à l'équipe du docteur David. Je me liai alors d'amitié avec une fille originaire de Nouvelle-Zélande, une infirmière qui s'appelait Elizabeth. Avec elle, j'appris un peu d'anglais. Elle m'enseigna aussi à administrer des médicaments aux patients, à leur faire des transfusions et des piqûres.

Deux fois par jour, je suivais un cours donné par Françoise Lemieux, une Canadienne. J'étais très intéressée et désireuse d'apprendre. Oui, j'étais heureuse d'être dans cet hôpital et de travailler avec les membres de la Croix-Rouge : j'avais tant à découvrir et à assimiler.

La plupart des enfants souffraient de malnutrition, de pneumonie, de fièvre typhoïde. Dans certains cas, le médecin ordonnait une transfusion. Je devais alors surveiller l'écoulement correct du liquide. Souvent pendant la nuit les parents des enfants m'appelaient. Je ne dormais pas beaucoup, mais j'étais sereine et très contente de mon travail.

Un soir, à onze heures, un homme vint à l'hôpital avec son enfant de onze ans atteint de choléra. Il était très pâle. Nous l'avons couché sur un lit. Il criait très fort ; nous lui avons donné des médicaments et fait une transfusion. Nous avons fait tout notre possible pour lui sauver la vie. Malheureusement, cet enfant était trop faible avec une tension très basse. Nous sommes tous restés près de lui jusqu'à une heure du matin. Il a beaucoup souffert et il est mort peu après. Le père nous dit qu'il était un enfant adopté, puis il retourna au camp pour l'enterrer. Je pense souvent à cette fin dramatique. Notre vie sur terre est vraiment très brève !

La situation dans le camp était incertaine.

Un jour je vis beaucoup de gens courir vers l'hôpital pour se cacher. On me dit que les soldats thaïlandais avaient chassé des Thaïlandais qui, dans le camp, vendaient des choses aux Cambodgiens. Ne respectant pas la loi, ils continuaient à échanger des marchandises et de l'or devant les miliciens. La situation était loin d'être calme.

En attendant, je restai devant l'hôpital. Des gens se battaient. Lorsque le Docteur Pierre, un membre français des Médecins sans Frontières, vit un blessé, il demanda à des infirmières d'aller le secourir avec une civière. Lui-même vint aider pour l'y étendre. Des Thaïlandais jetèrent alors des bouteilles sur le dos du médecin qui put, tout de même, réussir à faire rentrer la victime dans l'hôpital. Je l'ai vu, de mes yeux ; c'était terrible.

A l'intérieur de l'hôpital on commençait à avoir peur, car les soldats thaïlandais étaient venus saisir les vendeurs et les acheteurs, réfugiés chez nous. Mais en vain. Nous les avons fait sortir par la porte arrière du bâtiment.

Le Camp Mak-Mun n'était pas un lieu paisible. La présence des membres de la Croix-Rouge assurait la sécurité dans la journée, mais la nuit on craignait le pire. On ne savait pas exactement qui était chargé de veiller sur le camp. Cette situation était inquiétante.

Un jour je reçus une lettre de ma sœur. Elle souhaitait mon retour à la maison, mais ainsi que je l'avais dit à mes cousins, j'étais fermement décidée à ne pas y retourner.

La situation au camp devenait de plus en plus confuse. Un après-midi, à deux heures, pendant que j'étais à la pharmacie, j'entendis des coups de feu et vis les membres de la Croix-Rouge courir et saisir en hâte tout ce qu'ils pouvaient emporter dans leur bus. Elizabeth, mains tremblantes, vint vers moi et me remit les clés de la pharmacie. Je lui demandai ce qui se passait et quand elle reviendrait ; elle me répondit qu'elle ne le savait pas.

Voici la raison du trouble. Ceux qui surveillaient le camp étaient des militaires avec à leur tête un commandant. Chaque personne entrant dans le camp devait se présenter devant lui. Au-dessus de lui une femme suisse, représentante de l'ONU supervisait tout. Elle avait permis à certains Vietnamiens d'entrer sans respecter la loi. Le commandant, vexé, était venu la voir avec ses soldats, leurs fusils pointés sur elle. La situation se calma, mais les membres de la Croix-Rouge n'étaient plus là.

Le camp était silencieux. Le soleil brillait de nouveau mais la situation était effrayante à cause de l'absence de la Croix-Rouge.

A sept heures et demie du soir, mes cousins vinrent me demander l'autorisation de passer la nuit à l'hôpital car, selon des dires, le camp allait être bombardé par les soldats vietnamiens.

Avec l'accord du directeur tous furent accueillis dans le service de pédiatrie.

Vers huit heures du soir le bombardement, accompagné de grands éclats de lumière et du bruit des bombes, commença et l'hôpital de pédiatrie fut visé. Il régnait un grand affolement : les patients criaient, pleuraient et m'appelaient à leur secours. Certains voulaient arracher leur perfusion intraveineuse, d'autres étaient partis pour rejoindre leurs familles. De notre côté, nous restâmes en pédiatrie, étendus sur le sol, guettant tous les bruits et regardant ce qui se passait à l'extérieur. Beaucoup de personnes furent brûlées par les bombes et les blessées appelaient au secours. De tous côtés les cris des victimes retentissaient et nous ne pouvions pas sortir les aider, parce que le bombardement sur le camp

n'était pas encore terminé. Heureusement l'hôpital ne fut pas touché ; ce fut une nuit terrible. A six heures du matin l'attaque cessa, mais on entendait encore, de temps en temps, des coups de feu.

Devant l'hôpital il y avait beaucoup de blessés à secourir. Que faire?, Comment m'y prendre ? La situation était grave, tragique. Alors je décidai d'amener en pédiatrie tous les blessés. Pour la plupart, avec l'aide de leurs voisins, ils vinrent portés sur des civières. Ils gisaient sur tous les lits. Seule et sans l'assistance d'un médecin, je faisais de mon mieux pour les soulager. Grâce à Dieu, j'ai trouvé ce jour-là la sérénité et la force nécessaires.

Comment des êtres humains pouvaient-ils tuer si cruellement d'autres êtres humains ? Quelle chose horrible !

Dans le camp de Mak-Mun il y avait une salle pour les adultes, à proximité du service de pédiatrie. J'étais seule à faire face à cette situation tragique, seule pour soulager la souffrance de toutes ces personnes

Une femme enceinte m'appela : « S'il vous plaît, pouvez-vous m'aider? Aidez-moi, aidez-moi ! » Je retrouvai mes manches et commençai à lui porter secours. Au début je ne pouvais même pas voir son visage, tant elle était couverte de boue. En effet quand la bombe était tombée sur le camp, la boue avait tout éclaboussé, en salissant beaucoup de gens. Je lui ai lavé doucement le visage, afin de voir la blessure qu'elle avait à la tête. Il fallait arrêter le sang qui coulait. Ensuite je pus lui faire un pansement. Elle me sourit en signe de remerciement ; à mon tour je lui souris et lui dis qu'elle allait bientôt être transportée avec tous les blessés dans un autre camp de la Croix-Rouge.

Une autre femme, accompagnée de son mari, était dans un état très grave. La bombe avait mutilé son corps et elle faisait une hémorragie au niveau de son bras.

Tout de suite je lui fis une transfusion. Cette femme grande et corpulente était très agitée à cause de la douleur ; elle criait et gémissait. En vain son mari tentait de la tranquilliser. Un jeune homme de vingt-cinq ans avait une grave blessure à la tête. Tout doucement je le lavai de son sang et je le soignai.

Mon cœur était plein de pitié pour tous ces pauvres gens souffrants et en grande détresse.

Pendant que je travaillais, une voix forte se fit entendre : un soldat cherchait quelqu'un qui s'occupait de la pédiatrie. Je lui répondis que c'était moi. D'un ton sévère, il me reprocha d'avoir laissé des personnes blessées sans accompagnement. Je lui ripostai que, étant seule, je ne pouvais pas tout faire en même temps. Il s'apaisa et nous signala que si nous avions besoin de nourriture nous pourrions aller en chercher au village, car les habitants avaient quitté leurs maisons et avaient dû en laisser en quantité. Les patients restèrent encore pendant plusieurs heures à l'hôpital, en attendant les secours de la Croix-Rouge. Enfin, à midi, une camionnette s'arrêta en face de la cuisine de l'hôpital. Elle apportait de la nourriture et grâce au drapeau je sus qu'elle était de la Croix Rouge. Quel soulagement, quel bonheur !

Entretemps un soldat vint nous avertir qu'il fallait quitter l'hôpital, car les bombardements allaient reprendre à deux heures de l'après-midi. Quel malheur !

Nous nous activâmes tous pour le transport des blessés dans le camion de la Croix-Rouge. Tous ne purent pas monter et quittèrent le camp avec leurs familles, en suivant le chemin que nous leur indiquâmes ; cependant la plupart des blessés purent être embarqués. Il n'y avait que deux membres de la Croix-Rouge, l'un d'eux, M. John, était un conducteur australien ; je le connaissais très bien, car il avait travaillé avec moi à l'hôpital de pédiatrie. Enfin, l'hôpital étant vide, nous partîmes vers deux heures moins le quart pour rejoindre un autre camp appelé Nong-Samet.

Il était évident que ceux qui avaient été gravement blessés ne survécurent pas longtemps. Ce fut le cas de la femme et du jeune homme dont je vous ai déjà parlé. Tous deux moururent au moment même où nous installions les autres patients dans le transport. Faute de médicaments nécessaires, nous n'avions pas pu sauver leurs vies et nous en étions désolés.

Le camp de Mak Mun fut détruit, sauf l'hôpital ; les cabanes furent pillées et abandonnées.

Maintenant nous roulions vers un village thaïlandais.

Depuis 1975, je n'avais plus vu autant d'éclairage. Des deux côtés de la route, les maisons étaient éclairées par des néons. Les villageois vivaient en paix. Ici et là, les gens travaillaient tranquillement. Certains se promenaient et riaient, d'autres, après leur travail, jouaient aux jeux traditionnels du pays. Des cuisines des maisons s'échappaient les bonnes odeurs des repas et cela nous donnait faim. Le soleil était déjà couché, mais sur la route il y avait encore de la circulation.

Avant de quitter le camp Mak-Mun, John m'avait donné cette consigne : quand les soldats thaïlandais se seraient approchés de nous sur la route, il fallait que je me taise. Ce que je fis lorsque nous nous arrê tâmes à la douane. Je ne me souviens plus de l'heure, mais le soleil était bas sur l'horizon et le crépuscule venait d'envelopper la terre. Un soldat me posa des questions : John, le conducteur, vint à mon secours. Il entra avec le soldat dans le poste de douane, d'où il ressortit une demi-heure plus tard en murmurant à mon oreille : « Ne vous inquiétez pas, c'est fini » Je soupirai de joie.

Le camp Nong-Samet n'était pas loin et quelques minutes plus tard nous étions devant l'hôpital. Tous ceux qui étaient à l'intérieur vinrent à notre rencontre. A ma grande joie, je revis Mademoiselle Marie-France Lemieux qui avait dû quitter le camp de Mak-Mun en raison de la situation grave et inquiétante. Des médecins et des infirmières de la Croix-Rouge se hâtèrent de transporter les patients et les blessés dans la salle.

John et Marie-France Lemieux demandèrent au médecin allemand son accord pour que je puisse rester et travailler au camp Nong-Samet.

Le camp Nong-Samet.

Dans le camp de Nong-Samet l'hôpital, éclairé par des néons, avait été construit avec des bambous et les murs recouverts de plastique. A l'intérieur, tous les lits étaient occupés par les nombreux arrivants. Cet établissement possédait aussi une salle d'opération et, à l'extérieur, gérait une clinique pour les gens qui vivaient dans le camp.

Le camp Nong-Samet était très différent du précédent en raison de l'organisation des travailleurs allemands auxquels vinrent, par la suite, s'ajouter des travailleurs canadiens, australiens et belges.

La nuit était venue.

Les travailleurs de l'ONU restèrent avec nous et nous aidèrent à placer tous les patients dans les lits. Puis, ils nous laissèrent un moment de repos en ville, où la situation était moins dangereuse.

Avant son départ le médecin allemand me demanda de rencontrer les autres Cambodgiens qui travaillaient avec lui et vivaient dans cet hôpital. A partir de ce moment je vécus et travaillai avec eux. Nous, huit hommes et huit femmes, couchions dans la même chambre, mais chacun dans son propre lit. J'étais si épuisée que je pus dormir paisiblement toute la nuit.

Dans le quartier de l'hôpital Nong-Samet je travaillais dans une clinique externe avec le Docteur Wolfgang, un allemand. Il avait avec lui des infirmières, et j'en connaissais une, Gaby, allemande elle aussi. Elle m'apprit ce que je devais faire avec les patients et cela m'intéressa grandement.

Tous les matins beaucoup de patients attendaient patiemment le médecin et son équipe qui ne commençaient leur travail que

vers neuf heures. Au début j'appris des choses simples : prendre la température, la tension des malades. La plupart d'entre eux étaient des enfants, très maigres avec des ventres ballonnés, souffrant de malaria, typhoïde, malnutrition, pneumonie, dysenterie.

Chaque jour, de nouveaux arrivants venaient s'ajouter. Nous étions très occupés de 9 heures à 14 heures. Après une pause d'une demi-heure pour le repas, nous reprenions le travail jusqu'à 15h45. Parfois à cause du grand nombre de personnes, il fallait faire des opérations sur place. Fort heureusement, l'organisation allemande gérait efficacement les différents problèmes. À cette période de l'année, il faisait très chaud et le soleil brillait toute la journée.

Vous pouvez bien imaginer la difficulté qu'on avait à faire face aux problèmes posés par tant de personnes : plus d'une centaine par jour.

Personnellement, j'étais très triste et ressentais beaucoup de pitié pour toute cette détresse. Si les pays avaient été en paix, les habitants n'auraient pas été contraints de quitter leurs terres.

Les Allemands travaillaient durement autant à la clinique ambulatoire que dans la salle d'opération. Certains jours où le sang manquait, certains d'entre eux s'offraient pour le prélèvement. C'était très touchant. Pour ma part, j'étais très reconnaissante et pleine de confiance en eux : il était certain qu'ils feraient de leur mieux pour sauver les gens pauvres sans penser à eux-mêmes.

Quelle générosité ! Quelle bonté ! Quelle gratitude devons-nous avoir à leur égard !

Lorsque les travailleurs allemands me connurent mieux, le médecin m'appela et me demanda de m'occuper de la nourriture des malades à l'hôpital en plus de mon travail au service ambulatoire de la clinique. Chaque matin, avant que les représentants de l'ONU arrivent, je devais leur donner le petit déjeuner : du lait, des biscuits et du jus de fruits. Après avoir terminé, je retournais à mon service. À midi, nous servions le repas aux malades puis nous prenions le nôtre à notre tour. Nous mangions tous ensemble dans la salle à manger afin de mieux nous connaître. Notre travail reprenait jusqu'à 15h45, ensuite les travailleurs de l'ONU quittaient

le camp de Nong-Samet pour aller se reposer dans la ville thaïlandaise voisine. Quant à nous, nous continuions le travail comme d'habitude sans penser à notre fatigue, simplement heureux de soulager les malheurs de ces pauvres gens. On servait le souper à 17 heures.



Maisons typiques des réfugiés dans le camp de Nong-Samet

Bien des jours plus tard, alors que je préparais du lait pour les patients, j'entendis que l'on m'appelait : c'était Elizabeth Demange. Je fus très heureuse de la revoir après tant de temps. Ce jour-là, elle était venue avec le Dr. Bernard visiter le camp et voir leurs amis. Ils me proposèrent de les accompagner. J'acceptais avec plaisir, car depuis mon arrivée je n'étais jamais sortie.

Ce camp était un peu plus petit que celui de Mak-Mun. Les gens vivaient dans des huttes. Nous avons pu voir leurs activités et écouter de la musique cambodgienne et thaïlandaise. Devant chaque hutte, les réfugiés présentaient des produits alimentaires tels du riz, des légumes, des fruits et beaucoup de produits thaïlandais. Nous avons aussi regardé leur artisanat accroché ici et là aux

branches des arbres. Les paysans cambodgiens avaient fabriqué des outils agricoles et des outils de pêche en miniature.

C'était une belle journée, très chaude avec un soleil qui dardait ses rayons sur nous. Heureusement, le vent nous apportait un peu de fraîcheur.

À première vue, il semblait que les réfugiés vivaient tranquillement, en paix. En réalité des soldats thaïlandais veillaient à la sécurité du camp.

L'après-midi, nous avons visité le camp et le marché pendant une demi-heure, puis nous avons rejoint les autres travailleurs dans la salle. Ce fut une merveilleuse surprise d'avoir rencontré Elizabeth ! Lorsque vint le moment de son départ, nous nous sommes fait nos adieux. Elle, le Dr. Bernard, ainsi que tous les travailleurs, quittèrent le camp pour aller à la ville de Thaï. Je n'ai plus revu Elizabeth dans le camp de Nong-Samet.

Malgré son absence, je continuai mon travail tranquillement. Chaque soir, j'étudiais les leçons de soins infirmiers en anglais. J'étais très heureuse d'apprendre.

Après le départ des représentants de l'ONU, un air paisible s'était installé dans l'hôpital. Dans la salle, certains patients dormaient, d'autres, couchés, parlaient entre eux. Je sortis et à la lumière de la lune, dans la solitude je réfléchis sur mon avenir. Tous les jours, des travailleurs cambodgiens quittaient le camp pour aller ailleurs. Bientôt, je serais la seule à y rester. Il commençait à faire assez frais, je rentrai dans la salle et me mis à étudier.

Le lendemain, je repris le travail selon le rythme habituel, mais de nouveaux départs commencèrent à m'inquiéter, en particulier ceux des Allemands et d'un chef cambodgien. Il ne restait plus dans la salle que deux travailleurs cambodgiens, un homme et moi-même. Cet homme, cependant, ne travaillait à l'hôpital que pendant la journée. Le soir, il retrouvait sa famille dans une cabane du camp.

Ce fut pendant cette nuit-là, où j'étais seule dans ma chambre, qu'il se passa quelque chose d'horrible. À minuit, j'entendis soudain, provenant de l'extérieur, des éclats de voix qui me réveillèrent. Certains patients disaient que des soldats voulaient se saisir

des femmes. Or, la plupart des réfugiés qui arrivaient au camp pour se cacher étaient des femmes vietnamiennes à qui les soldats thaïlandais avaient interdit d'entrer dans le camp sans autorisation. Je sautai de mon lit, sortis de ma chambre et courus vers la salle me couchant rapidement dans un lit libre, près d'un autre patient afin de me faire passer pour une malade. Un soldat arriva tout de suite et nous demanda où étaient cachés les réfugiés. Nous répondîmes que nous ne le savions pas. Il quitta la pièce par la porte arrière et alla les chercher dans les toilettes placées à l'extérieur. Il y eut un fort bruit de fermeture de la porte des toilettes puis le claquement de la porte qui s'ouvrait. Soudain, on entendit des femmes hurler, leurs voix résonnaient tout autour de l'hôpital.

Que s'est-il passé ce soir-là ? Je n'en savais rien, mais le lendemain matin, au petit déjeuner, je vis deux nouveaux patients : deux femmes vietnamiennes qui avaient essayé de se cacher la nuit précédente. S'échappant du camp, elles avaient tenté de trouver refuge chez nous. Capturées, elles avaient toutes deux été violées par les soldats dans les toilettes, derrière ma chambre. J'en fus choquée.

Elles restèrent quelques jours dans la salle puis elles quittèrent le camp pour aller à celui de Kao I Dang. Je n'eus plus de leurs nouvelles.

Oh mon Dieu ! Que j'étais malheureuse de ne pas pouvoir aider tout le monde !

Bien après, quand un peu de calme fut revenu à l'extérieur, je quittai les patients et regagnai ma chambre. Je ne pus dormir de toute la nuit et attendis avec impatience le lever du soleil. Cette situation se reproduisit chaque nuit, car la vie était loin d'être paisible et j'étais fort inquiète. De temps en temps, on entendait au loin le bruit des tirs de canons. Chaque soir, après le crépuscule, l'angoisse m'envahissait, car je ne savais ce qui allait arriver. Il était effrayant de vivre ainsi.

J'eus enfin le courage de parler au docteur avec lequel je travaillais et de lui faire part de mon désir de partir, car je craignais de vivre seule dans ce camp. Il fut surpris et contrarié, puis il me dit : « Vous voulez partir d'ici, n'aimez-vous pas votre peuple ? » Je lui ripostais « Bien sûr que si, mais en ce moment il vaut mieux

que je quitte ce lieu. Si je mourais ici, alors tout serait fini pour moi ». Il me semblait que ma vie pouvait être encore utile et que je pouvais aider davantage ailleurs. Je souhaitais faire encore de bonnes actions pour les autres avant de mourir.

Après cette conversation nous avons continué à travailler comme d'habitude. A l'hôpital il y avait beaucoup de médecins et chacun était responsable selon ses compétences et sa spécialisation.

Un jour, je demandais au médecin en charge des autres travailleurs quand je pourrais partir. La présence des soldats thaïlandais m'empêchait de dormir. Il me sourit et les jours passèrent.

Enfin une merveilleuse journée arriva : le 13 avril, la fête du Nouvel An cambodgien. En avril au Cambodge c'est l'été et la température peut atteindre 30, 40 degrés Celsius.

Le matin, très tôt, avant l'aube, on entendait déjà de la musique cambodgienne venant du centre de la forêt. C'était un jour de fête nationale et, malgré leur vie dans un camp thaïlandais, les gens étaient très heureux de célébrer cette fête, d'autant plus que dans les cabanes on jouissait d'une certaine paix. On entendait aussi le rythme des danses traditionnelles et modernes et certains d'entre eux prenaient plaisir à rire.

C'est à l'heure du déjeuner que le médecin-chef m'appela et me dit d'une voix douce que je quitterais le camp dans l'après-midi. Avec son groupe j'irais au camp Kao I Dang (KID). Je fus très heureuse et fort étonnée à la fois. Il me donna la consigne de me préparer au départ dans le plus grand silence. Après le déjeuner j'allai, donc, préparer mes affaires et les laissai dans la salle à manger, d'où le départ était prévu à 15 heures. Mon sac de voyage, un cadeau de Kate une infirmière australienne avec qui j'avais travaillé dans le camp Mak-Mun, ne contenait qu'une feuille, une moustiquaire et quelques vêtements.

A 15 heures, Gaby et le docteur Wolfgang m'appelèrent. Ils se moquaient de moi en me disant que c'était à mon tour d'être malade et de faire semblant d'avoir l'appendicite ; je me taisais. Ils me firent une intraveineuse, car je devais rester immobile et calme. On partit à 16 heures. Gaby resta près de moi, ses paroles étaient

apaisantes et elle m'assurait qu'il ne m'arriverait rien de mal. Je devais tout simplement me comporter comme une personne malade lorsque le soldat de la douane viendrait m'interroger.

Au camp de Kao I Dang

En chemin, sur la route nationale on ne voyait que des champs. Les paysans, le dos courbé, plantaient du riz. Certains liaient des petites plantes pour en faire des bottes. D'autres les apportaient dans un autre champ préparé pour la plantation. D'autres encore traînaient des bottes à travers la route et le long de la voie pour les mettre dans l'eau dans les champs. En cette saison d'été les paysans pouvaient planter pendant deux mois et demi.

De temps à autre le Docteur et Gaby se tournaient vers moi, me regardaient et souriaient ; je souriais à mon tour mais sans rien dire. Avec les travailleurs allemands je me sentais sereine et bien protégée. Dans le bus, certains patients dormaient, tandis que d'autres étaient seulement assoupis. Soudain Gaby m'avertit que je devais être prudente, car nous allions passer la douane avant d'atteindre le camp de Kao-I-Dang. A peine eut-elle fini de parler que nous arrivâmes au poste douanier. Le docteur et elle me firent un clin d'œil. Gaby resta près de moi et parla au soldat qui me demanda ce qui se passait. Je lui montrai un endroit où j'avais une blessure. Il se tourna vers les autres patients sans plus rien me demander. Après une demi-heure le docteur Wolfgang revint de la douane et me dit : « Ieng tout est terminé » J'étais très heureuse. Notre voyage vers le camp reprit. Partout c'était le même paysage avec des champs verts, mais aucun grand domaine. Je ne voyais que des petits terrains cultivés.

Le soleil commençait à décliner sur l'horizon et la lumière moins vive annonçait que la nuit arrivait. Le coucher du soleil me rappela bien des souvenirs de mon pays : ma famille et tout ce que j'avais vécu jusqu'à ce jour. Les larmes me vinrent aux yeux.

Le car avançait sur la route nationale et je commençai à être inquiète en pensant à ce qui m'attendait dans ce nouveau camp. Soudain je vis quelque chose devant nous et demandai à Gaby ce que c'était. Elle me dit que nous étions arrivés au camp K.I.D. Oh ! Mon cœur battait follement de joie. Avant de pouvoir y accéder, il

fallut patienter une bonne vingtaine de minutes pour avoir l'autorisation de franchir la grille d'entrée.

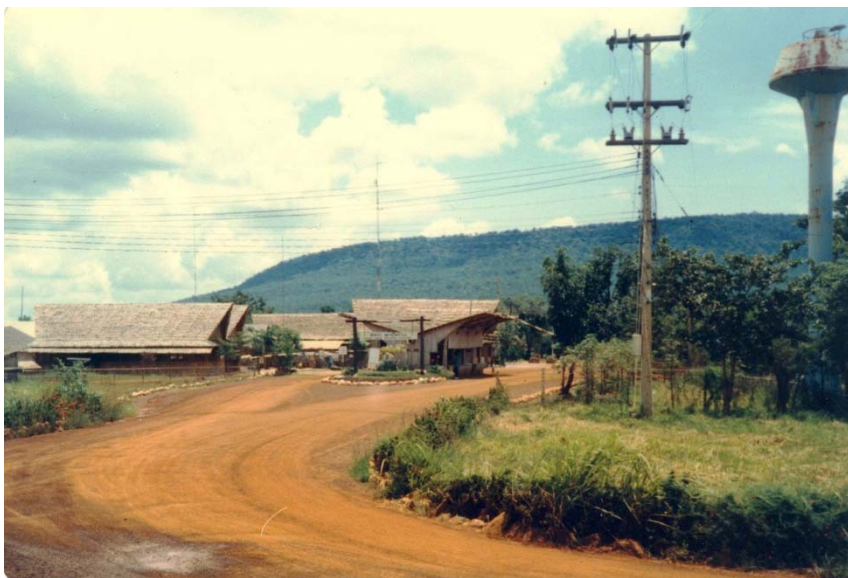
Beaucoup de monde et des travailleurs de différentes nationalités vivaient dans ce camp. Un bon nombre d'entre eux étaient cambodgiens. Gaby se hâta de prendre avec elle les malades et de les aider à s'installer dans la salle qui était sous la responsabilité des bénévoles humanitaires allemands. Le Dr. Wolfgang me conduisit aimablement dans la salle American Refugee Committee (ARC) et parla de moi à l'infirmière qui m'indiqua un lit près du mur. Avant de me laisser, il me rassura en me disant que là j'étais en toute sécurité, qu'il reviendrait me voir et que si j'avais besoin de quelque chose je pouvais en parler à Gaby l'infirmière américaine.

Le camp de Kao-I-Dang était mon troisième camp.

Après le départ des travailleurs allemands, je préparais mon lit pour la nuit qui approchait. Puis, comme il faisait encore jour et chaud, je restai à l'extérieur sur le banc, près du mur, juste en face de la salle. J'étais seule et regardais les personnes qui allaient et venaient en toute quiétude. En face de moi, il y avait une infirmerie dirigée par les Allemands, pour les personnes blessées. Brusquement, je vis quelqu'un que j'avais déjà rencontré dans le camp. Cet homme me regarda et vint vers moi, j'étais heureuse de le revoir. Il me dit que mon cousin était là et qu'il avait marié une de mes cousines. Il ajouta qu'il ferait part de ma présence à mon cousin et qu'il lui demanderait de venir me rencontrer. Il ajouta aussi que ses sœurs vivaient dans la salle en face de l'ARC (American Refugee Committee) et que l'une d'elles était le chef des femmes qui travaillaient-là. Je le remerciai infiniment, puis il me quitta pour aller rejoindre sa famille au camp. Quant à moi, je partis me coucher.

Dans la salle, il y avait quatre rangées de lits où gisaient des patients souffrant de diverses maladies. Du côté gauche, devant les lits, il y avait une pharmacie, tandis que sur le côté droit se trouvait la salle à manger. Entre le mur et la salle des traitements, il y avait la chambre pour les travailleurs de l'ONU. À l'extérieur, derrière la salle, des toilettes, ainsi que deux citernes pour l'eau. Chaque jour, un camion-citerne venait les remplir. Chaque salle

avait deux réserves d'eau pour les patients et les travailleurs de l'hôpital.



Entrée au camp de K.I.D.

Ce camp était situé en Thaïlande. Dans l'hôpital, il y avait de l'électricité de jour comme de nuit pour éclairer la salle. Compte tenu de la présence de nombreux patients gravement malades, les travailleurs de l'ARC devaient rester même la nuit pour prendre soin d'eux. Ils travaillaient de façon très responsable.

Cette nuit-là, je dormis bien, même si parfois j'entendais au loin des tirs. Le lendemain matin, je me levai avant l'aube et allai me laver en dehors de la salle. À peine mon bain terminé, quelqu'un m'appela : c'était mon cousin qui souhaitait que je prenne contact avec un cousin en France et me donna son adresse.

Pendant la journée, je me rendais utile comme interprète, j'aidais aussi à distribuer la nourriture aux patients tout en maintenant le camp en bon ordre. J'étais très heureuse d'être ainsi occupée. Ensuite le chef de l'ARC, qui appréciait mon travail, m'appela et me chargea d'une autre tâche : responsable du laboratoire. Ce

fut alors que le docteur Len, un Américain qui était le chef de ce service, me donna aussi la responsabilité de la pharmacie. À partir de ce moment, je pus dormir avec les autres employés de l'ARC. Il n'y avait pas beaucoup d'espace, les lits étaient superposés, mais dès lors je dormis tranquillement.

À la pharmacie, j'avais beaucoup de travail. Le Dr. Margosha, un américain dont les parents étaient portugais m'apprit à classer les médicaments et à écrire leurs noms dans un livre. Tout était si intéressant que je ne me souciais pas de la fatigue, je travaillais dur, jusqu'à 10 heures du soir parfois. Les employés de l'ARC étaient très gentils.

Tous les jours, des infirmières m'apprenaient l'anglais de façon que, petit à petit, en entendant aussi parler anglais par ceux qui travaillaient avec moi, je finis par le comprendre. Malheureusement, je l'ai oublié à cause de ma mémoire rendue fragile par les vicissitudes tragiques que j'ai vécues.

Les journées longuement ensoleillées et très chaudes passaient rapidement et agréablement. Un membre de l'ARC, qui était responsable des employés, m'appela un jour pour me remettre mon salaire. En réalité, je n'en avais pas besoin parce que je recevais chaque jour ma nourriture et cela me suffisait.

Parfois, il m'arrivait de visiter avec les autres membres de l'ARC, des employés cambodgiens qui offraient leurs services dans différents domaines : obstétrique, chirurgie, école anglaise, etc. C'est là que je fis la connaissance d'une autre infirmière de la Nouvelle-Zélande. Elle était très grande et s'appelait Wendy. Souvent le soir j'allais me promener avec elle. Malheureusement, elle nous quitta vite pour aller rendre service dans un autre camp. Depuis je n'en ai plus entendu parler.

Un jour, alors que je travaillais dans la pharmacie, Gaby vint me dire qu'il y avait une surprise pour moi. En sortant, à ma grande joie et avec étonnement, je vis devant moi Elizabeth. Avec la permission du docteur Len je suis sortie avec elle visiter le camp de K.I.D. Celui-ci était plus grand que les autres et fort heureusement Elizabeth était venue en voiture.



Camp de K.I.D.- L'hôpital

De nombreuses huttes de bambou avaient été construites et beaucoup de personnes y vivaient. Nous avons passé l'après-midi à visiter le camp. Il était important pour moi de savoir et de voir tout ce que l'ONU faisait pour les réfugiés.

La journée se termina par une autre surprise : une fête organisée par l'ONU à laquelle Elizabeth m'invita. Il y avait beaucoup de personnes, de toutes les nationalités. Certaines conversaient, d'autres s'amusaient, d'autres encore dégustaient une nourriture abondante et variée. En me donnant une assiette, Elizabeth me dit que nous pouvions nous servir à volonté. On put entendre aussi de la musique classique. La fête se termina à sept heures du soir. J'étais très heureuse et remerciai Elizabeth pour ce cadeau extraordinaire. En me saluant, elle me promit de revenir me voir avant de quitter définitivement l'Asie.

Dans ce camp j'avais beaucoup d'amis ; il m'arrivait donc d'aller aider dans d'autres quartiers tels que l'obstétrique et aux prestations du service allemand.

Avant sept heures du matin, et après sept heures du soir le camp était habituellement très calme, mais en début de journée, vers huit heures, l'animation commençait avec l'arrivée des camions apportant de la nourriture, de l'eau, des médicaments. S'y ajoutait le bruit des voitures des employés de l'ONU qui se garaient en face de la salle.

Il y avait aussi une tente pour les personnes décédées. Chaque jour, un camion noir venait les chercher pour enterrer ces pauvres sans famille. Cet hôpital abritait beaucoup de souffrances. Certains malades aux visages pâles ne pouvaient plus se déplacer, d'autres, l'air désespéré et le regard fixe, montraient des visages ridés par le soleil et ravagés par le dur travail qu'ils avaient dû fournir.

Le Dr Wolfgang se donnait beaucoup de peine pour secourir tout ce monde. Il était très gentil et de bon conseil.

Normalement, le camp de K.I.D. était tranquille, mais une nuit nous entendîmes beaucoup de coups de feu au loin. Les travailleurs de l'ARC, fort inquiets pour la sécurité du camp, envisagèrent de partir et contactèrent, toutes les heures, les autres camps aux alentours pour connaître la situation. Tôt le lendemain matin, nous apprîmes qu'elle était très mauvaise à la frontière khméro-thaïlandaise : il y avait eu beaucoup de personnes blessées ou tuées.

Au camp, on discuta longtemps afin de prendre une décision. Ce fut à quatre heures de l'après-midi qu'une infirmière allemande, tachée de sang, vint nous apprendre que la situation à la frontière était si dangereuse et tragique que son groupe avait dû quitter le camp avec tous les patients qui pouvaient être sauvés.

Du camp de K.I.D. j'avais écrit à mon cousin qui vivait en France. Il me répondit quelques semaines plus tard, mais, à ma grande surprise, dans l'enveloppe je ne trouvais que cinq cents francs, sans aucune explication, ni nouvelles de lui et de sa famille. Toutefois je le remerciai vivement pour sa générosité.

Entretemps, le gouvernement allemand se montrait favorable à accueillir des réfugiés. J'avais adressé moi aussi une demande à

l'ambassade d'Allemagne et la réponse me parvint quelques semaines plus tard : j'étais sur la liste d'attente. Je fus très heureuse, bien qu'encore incertaine au sujet de mon avenir.

Pendant ce temps, mon cousin qui vivait dans le même camp KID que moi, et qui avait mis mon nom sur sa carte de traçage, vint m'informer que je parterais au Canada avec lui et la famille de sa femme. Cela se ferait à la fin de la semaine suivante. Au comble de la joie, bien que fort surprise, j'avais peine à y croire.

La réalisation de ce départ vers ce nouveau pays ne fut pas facile. En effet son épouse, ses trois sœurs, son frère et quelques enfants durent quitter le camp avant lui et purent se rendre à Montréal grâce à l'aide de son beau-frère qui habitait déjà au Canada avant la guerre et qui se porta garant pour eux.



Kao I Dang : Camp des réfugiés

Quand la femme de mon cousin arriva au Canada elle était enceinte et trouva aide et réconfort chez les sœurs de Sainte-Marceline, au Collège.

Elle demanda à Sœur Louise, qui s'occupait alors des réfugiés, de faire tout son possible pour que son mari puisse la rejoindre à Montréal. Sœur Mathilde de la Villa Sainte-Marcelline (West-mount), sollicitée par Sœur Louise, fit les démarches nécessaires pour que nous, mon cousin et moi, puissions quitter K.I.D et nous rendre au village de Surin, dans un autre camp de passage.

Une fête inoubliable

Après la nouvelle de mon départ pour le Canada, le dernier soir avant que je quitte l'ARC pour Surin, on me fit la surprise d'une fête magnifique. Au souper, Candy, une infirmière américaine, m'invita à rentrer dans la salle et me fit asseoir. Gaby entra alors en apportant un grand gâteau. Oh ! Je n'en avais jamais vu de pareil ! Au Cambodge on ne fête pas les anniversaires. Tous ont commencé à chanter fort « Joyeux anniversaire, bonne fête ! » J'étais très étonnée, puis Candy me murmura d'aller embrasser le docteur. Je lui répondis : « Quoi ! Un bisou ? Oh non ! Je n'ai jamais embrassé personne depuis que je suis née ». Alors elle ajouta : « Vous n'avez qu'à mettre vos mains sur les épaules du docteur ». Vous savez, je suis très timide. De mon enfance à ce jour je n'avais embrassé que mes parents. Au Cambodge, les hommes et les femmes ne s'embrassent pas en public.

Ce soir-là, la plupart des employés de l'ARC restèrent longtemps avec moi pour me fêter et me souhaiter bonne chance au Canada. Carl, un ingénieur américain, prit une photo et me dit que je la verrais à la télévision au Canada. Chris et Rachel, infirmières américaines, étaient là également très touchées par mon départ. Ce fut une fête magnifique. Je regardais, émerveillée, le gâteau sur lequel on avait écrit "*Happy Days*". Encore aujourd'hui, quand j'y pense, je suis toujours touchée de la gentillesse qu'ils ont eue à mon égard. Je n'oublierai jamais cette journée féerique.

Quand tout fut terminé, je préparai mon bagage, car le départ avait lieu le lendemain matin à sept heures. Pendant la nuit, je n'arrivai pas à dormir et il ne me fut pas difficile de me lever tôt. Dans mon sac de voyage, je mis une feuille, une moustiquaire et quelques vêtements qu'Elizabeth m'avait donnés.

Je fis mes adieux à tout le monde : patients et employés. Mon cousin m'attendait en face de la salle d'attente devant deux grands autobus, dont un avec beaucoup de personnes. Carl filma tout cela.

Une dame suisse, représentante de l'ONU, appelait les membres de chaque famille avant qu'ils montent dans le bus. Ce fut enfin mon tour. Au bout d'un certain temps, tout le monde fut installé et à neuf heures le conducteur démarra.

La journée était belle, ensoleillée avec un ciel bleu et clair. Derrière nous, suivait la voiture de cette personne responsable de nos vies.

Pourquoi être accompagnés par un représentant de l'ONU ?

En 1979, lorsque les troupes vietnamiennes arrivèrent au Cambodge, beaucoup de personnes quittèrent le pays. Censées être transportées par autobus au camp de transition, la plupart d'entre elles n'y arrivèrent jamais.

Le conducteur thaïlandais les laissait au pied d'une montagne appelée Dankrek, un lieu très dangereux dans une forêt dense. Beaucoup en essayant d'échapper aux soldats thaïlandais moururent sur la route à cause de maladies telles que le paludisme. D'autres tentèrent d'escalader la montagne à l'aide d'une corde et tombèrent malheureusement de l'autre côté de la montagne en territoire cambodgien, où ils finirent par rester. Certains échappèrent aux soldats thaïlandais en se mêlant à la population du pays tout en attendant une occasion favorable pour partir définitivement. Enfin certains, qui parlaient le thaï, purent travailler avec les Thaïlandais et furent ainsi sauvés.

L'ONU, découvrant ainsi le danger que les réfugiés laissés seuls avec un représentant thaïlandais pouvaient encourir, décida de les faire accompagner jusqu'à l'arrivée au prochain camp, comme ce fut le cas pour nous.

Au camp de Surin

Notre déplacement de K.I.D à Surin fut assez confortable. Des deux côtés de la route, les champs verdoyants de riz ondoyaient dans le vent.

La journée était très chaude. Nous nous arrê tâmes sur la route pour le déjeuner de midi, toujours suivis par la voiture de la dame suisse. A quatre heures de l'après-midi, arrivés au village de Surin, elle fit l'appel de chaque famille et la confia à une autre personne responsable du camp. On nous attribua une tente par famille. Le séjour ne fut pas facile : au mois de juillet il faisait très chaud et il pleuvait beaucoup ; dormir sous la tente dans ces conditions était pénible et difficile. Souvent nous étions obligés de dormir assis toute la nuit.

Surin, au nord-est de la Thaïlande, n'était pas seulement un camp de réfugiés entouré de fil de fer barbelé. Surin était aussi une ville, où Thaïlandais et Cambodgiens vivaient ensemble depuis longtemps. Cependant les Cambodgiens, installés depuis des générations et y possédant des maisons, des terres et des champs, ne voulaient pas quitter leurs propriétés, ni devenir des citoyens thaïlandais après la conquête du pays.



Camp de Surin

Mon cousin et moi eûmes deux fois l'autorisation d'aller voir la ville en bus. Il fallait à peu près trois quarts d'heure pour s'y rendre avec des arrêts fréquents du bus pour prendre d'autres voyageurs, car cette petite ville grouillait de monde.

Un jour par hasard je trouvai un travail comme bénévole au Centre de la Famille (Family Center), où j'aidais les femmes à coudre, alors qu'au Centre Médical de la Famille (Family Medicine Center) je faisais de mon mieux pour aider les employés de l'ONU pour les traductions. Les membres de l'ONU éduquaient les femmes à se protéger contre les maladies sexuellement transmissibles et leur apprenaient des méthodes pour prévenir les grossesses. Ils leur donnaient des médicaments.



Deux médecins cambodgiens de l'ARC dans le camp Nong Samet

Peu à peu, les réfugiés partaient pour aller, dès que possible, dans un autre camp où ils pouvaient s'installer dans une maison, laissant ainsi à d'autres réfugiés nouvellement arrivés leurs tentes.

Un jour, en me promenant dans le camp, j'entendis quelqu'un m'appeler par mon nom. Je me retournai et vis une amie de mon collègue au Cambodge. Arrivée à Surin après nous, elle me donna des nouvelles d'autres compagnes de ma classe, vivant dans des pays différents. Quant à elle, aujourd'hui elle vit à Washington, aux États-Unis.

Le temps passait, les réfugiés arrivaient et partaient environ toutes les trois semaines. Nous envisagions de partir bientôt. Notre tour arriva assez vite. Tôt un matin, le représentant de l'ONU appela chaque famille et annonça que le départ de Surin était imminent. Plusieurs autobus et des voitures étaient là pour les réfugiés. Quand vint notre tour, nous montâmes sans connaître notre véritable destination. À dix heures, le conducteur mit le bus en marche et nous fîmes nos derniers adieux aux amis du camp.

Sur la route, nous aperçûmes un panneau en langue thaïe indiquant la ville de Chonburi.



Trajet parcouru avant mon départ pour le Canada.

Chonburi

Le voyage de Surin à Chonburi fut très fatigant. Nous arrivâmes à destination très tard dans la soirée. Les nombreux réfugiés durent passer un par un et se présenter à la commission de l'immigration. Puis, chaque famille appelée par le nom du chef de famille, alla s'installer dans la maison qui lui était destinée. Nous avions bien hâte de nous reposer, mais l'obscurité du lieu rendit l'opération difficile. On n'arrivait pas à voir le numéro de notre demeure tant il faisait sombre. Nous marchions en silence dans une rue étroite. Je me souviens que mon cousin, ployant sous le poids de la fatigue et l'obscurité, pleurait sans bruit en tenant son bébé dans les bras. Une grande nostalgie de notre pays et de notre famille nous envahit alors soudainement.

Enfin, nous pûmes nous installer dans notre nouvelle maison. Il était déjà tard, nous avons placé nos nattes sur le sol, fixé des moustiquaires à l'intérieur et tout autour. Je ne me souviens pas d'avoir eu un souper, mais nous nous sommes endormis tout de suite sans échanger un seul mot. Notre journée avait été longue et pénible. Notre arrivée à l'obscurité, sans eau potable et sans possibilité de se laver, ne sachant pas où se trouvaient les toilettes, fut pénible. Heureusement, nos voisins, très gentiment, nous donnèrent un seau d'eau.

Le soleil nous réveilla tôt le matin. Beaucoup de gens qui avaient connu un de mes cousins passés par là vinrent nous voir. Puis mon cousin, responsable de notre groupe familial, se rendit au bureau de l'immigration et on nous appela pour aller chercher de la nourriture : riz, viande, etc. Peu à peu, nous nous sommes familiarisés avec ce nouveau rythme de vie. Nous étions plus sereins et nous nous sommes liés d'amitié avec la famille voisine qui vivait dans ce camp depuis un an.

En Thaïlande, nous ne savions pas exactement où nous étions parce que tout était écrit en thaï. L'anglais n'était utilisé que dans

les grandes villes comme Bangkok et dans les bureaux du gouvernement. Dans les magasins, on utilisait aussi le chinois, car un grand nombre de Chinois vivaient en Thaïlande.

À Chonburi, tous les bâtiments pour les réfugiés avaient été construits en ciment par l'ONU. Les toits étaient en zinc et les murs en ciment. Les maisons n'avaient pas toutes des portes. Plusieurs familles vivaient ensemble dans une même maison. Je remarquai que le camp était récent parce beaucoup de maisons n'étaient pas terminées. Un peu partout, on trouvait des outils, des matériaux de construction tels que le bois, le ciment, le zinc.

Le camp avait été clôturé avec du fil barbelé. En dehors du camp, mais à proximité, les Thaïlandais vendaient beaucoup de choses aux réfugiés comme de la nourriture et des vêtements. On pouvait trouver de tout à ce marché à condition d'avoir de l'argent. Pour cette raison, certains réfugiés s'échappaient du camp pendant quelques heures et allaient travailler pour les Thaïlandais dans les champs ou comme cuisiniers au risque d'être emprisonnés, comme ce fut le cas d'un de mes cousins qui vit actuellement en France. En effet, malgré l'aide de l'ONU, la nourriture n'était pas suffisante pour chaque famille.



Un jour, j'eus le bonheur de recevoir un cadeau de trois cents francs de ma cousine qui avait émigré en France, je ne sais pas où. Elle avait appris par un de mes nombreux cousins que je me trouvais dans ce camp.

Il y avait aussi sur place un Centre de médecine familiale (The Family Medicine). J'y allais tous les jours, heureuse d'aider les enfants de la garderie. Ce fut là-bas que je rencontrai beaucoup de Cambodgiens, entre autres, la belle-sœur d'un autre cousin dont le mari avait été exécuté par les communistes parce qu'il était enseignant dans un collège. Là aussi, parmi les nombreux employés de l'ONU, j'eus la surprise de revoir Wendy, l'infirmière néo-zélandaise. Dès lors, je travaillai avec elle de 9 heures du matin à 13 heures. Le reste de la journée, j'allais visiter ceux qui vivaient dans mon camp. Certains étaient satisfaits, mais d'autres, surtout ceux qui s'étaient installés illégalement, bien tristes, car ils vivaient péniblement sans abris.

De nombreux mois s'écoulèrent jusqu'à l'arrivée d'une lettre de l'immigration pour mon cousin. Il me dit que bientôt nous passerions une visite médicale obligatoire avant une prochaine entrevue nous permettant d'émigrer au Canada.

En attendant l'appel des services de l'immigration canadienne, mon cousin avait demandé à sa femme qui vivait à Montréal de faire des démarches auprès de l'ambassade canadienne. Quant à moi, j'aidais tous les jours le F.M.C. et occupais mon temps libre à marcher et à visiter le camp.

Là, on retrouvait toujours le même spectacle de misère et de tristesse, tout particulièrement, pour les réfugiés arrivés illégalement. Bien qu'aides par l'ONU, ces derniers étaient obligés de respecter les lois du gouvernement thaïlandais.

Comme Surin, Chonburi était un ancien territoire cambodgien. Ce camp isolé était situé dans la banlieue de la grande ville de Bangkok. L'été fut long et pénible à cause de l'humidité et de la chaleur accablante. Heureusement, nous avions assez d'eau pour prendre un bain, mais il fallait l'utiliser avec parcimonie. Cependant nous avions la chance d'avoir un toit qui nous protégeait du soleil et de la pluie et, même si nous vivions dans un camp entouré

de fil barbelé, nous ne vivions pas sous le terrible et cruel régime communiste. L'ONU nous protégeait, quelle chance avions-nous !

Tout au long des semaines qui défilaient, l'attente nous paraissait interminable. Enfin mon cousin nous apporta la bonne nouvelle : nos examens médicaux avaient été jugés bons et il ne restait plus qu'à attendre de passer devant la commission de l'immigration canadienne.

Le jour de la convocation ne tarda pas. On me demanda ce que je souhaitais faire une fois arrivée au Canada. Je répondis que je désirais continuer à étudier. On me remit donc un document à remplir et à signer et on me souhaita un bon voyage et beaucoup de chance pour ma vie future.

Le départ, ayant lieu le lendemain matin, nous commençâmes à faire nos bagages qui se résumaient, heureusement, à peu de choses.

On était en octobre 1980 quand nous quittâmes Chonburi, mon cinquième camp de réfugiés, pour aller à Lumpini, un autre camp de passage.

Sur la route, la circulation était très dense. Nous arrivâmes enfin à Bangkok. Comme il avait plu la nuit précédente, plusieurs rues de la capitale étaient inondées et la conduite s'avérait difficile avec, aux feux, un bruit constant de klaxons. Après un certain temps, notre bus s'arrêta devant une clôture ; le portier nous ouvrit et le conducteur s'arrêta dans la cour. On nous conduisit à nos secteurs.

Ce camp était étrange : une grande maison dans laquelle vivaient ensemble de nombreux réfugiés et un grand lit, où l'on dormait ensemble. Nous pouvions placer nos affaires sous le lit ou derrière nos têtes. En face de la maison, il y avait des magasins et plusieurs fontaines, mais nous n'avions pas l'autorisation de cuisiner. De ce fait, à l'heure du repas, nous devions faire la queue pour aller chercher notre nourriture. Cette organisation s'explique par le fait que notre séjour en ce lieu n'était que de courte durée. Trois jours après notre arrivée, en effet, on nous appela pour un nouvel examen médical. Il y avait un grand nombre de réfugiés

Cambodgiens, Vietnamiens, Chinois, Laotiens qui attendaient patiemment leur tour.

On était en octobre 1980 quand nous quittâmes Chonburi, mon cinquième camp de réfugiée, pour aller à Lumpini, un autre camp de passage.

On jugea que nous étions en bonne santé. Commencèrent alors les difficultés administratives : date et lieu de naissance, nom de famille, etc. Les Cambodgiens ne connaissaient pas leur date de naissance ou ceux qui la connaissaient avaient perdu leur certificat de naissance. Heureusement, mon cousin, très bien renseigné à ce sujet, répondit correctement à toutes les questions que les agents d'immigration lui posèrent. Par la suite, le soir même, nous dûmes nous rendre à l'aéroport de Bangkok, après avoir emballé rapidement le peu que nous avions.

En vol vers Montréal

En attendant qu'on nous appelle pour monter dans l'autocar, chaque famille suivant son chef, nous nous assîmes par terre, posant nos têtes sur les bagages. Enfin à dix heures et demie du soir, l'autocar partit en direction de l'aéroport. La ville de Bangkok était splendidement éclairée par des néons ; toutes ces lumières colorées excitaient et fascinaient les gens qui aimaient ce genre de spectacle. De chaque côté du chemin des vendeurs offraient leur nourriture à ceux qui en voulaient en acheter pour la nuit.

Nous regardions tout cela à travers les vitres de l'autocar qui avançait par à-coups. Il faisait froid ce soir-là. Quarante-cinq minutes plus tard, nous atteignîmes l'aéroport. Une grande nostalgie nous envahit, bien conscients de ne plus revenir dans ce pays. Je me souviens parfaitement de cet endroit, où nous attendions le dernier appel avant de monter dans l'avion.

Il était minuit et nous commencions à avoir faim, car nous n'avions pas encore eu le repas du soir. Enfin, un homme vint nous apporter un bol de riz et de soupe de viande.

En tant que réfugiés, nous faisions partie des passagers réguliers. Une heure puis deux heures passèrent et nous restions en silence, fatigués et excités par cette longue attente.

Beaucoup d'entre nous étaient très heureux et excités de prendre un avion pour la première fois de leur vie. Nous étions cinq cents réfugiés. Je pris place tout près d'un hublot, ma cousine et son bébé assis à côté de moi. Passées les émotions du décollage, quand l'avion prit de l'altitude et volait à vitesse régulière, nous pûmes enfin parler entre nous. Ma cousine m'exprimait toute sa joie de pouvoir enfin jouir de la paix pour le reste de sa vie. Quant à moi, j'écrivais des lettres à mes amies restées au camp de K.I.D. et notais tout ce que je pouvais admirer. Je fus surtout frappée par une aube merveilleuse qui nous inonda de lumière.

À huit heures du matin, le 1er novembre 1980 nous atterrissions à Tokio. Après une escale d'une heure, notre vol reprit vers le Canada et dura plusieurs heures en survolant l'océan Pacifique, puis le territoire canadien, pour arriver enfin à Montréal, à l'aéroport de Mirabel. Chacun de nous poussa un soupir de soulagement, applaudit et remercia vivement le pilote et toutes les personnes qui avaient pris soin de nous pendant notre aventure. À notre arrivée à Mirabel, ce 1er novembre 1980, il fallut encore attendre patiemment au bureau de l'immigration. J'avais une soif terrible et j'étais si déshydratée que je pensais mourir. Quelqu'un vint heureusement m'apporter un verre d'eau.

Un autobus nous amena jusqu'à la garnison de Longue Pointe⁶. Pendant le parcours, je fus tout de suite frappée par l'ordre, la propreté et la grandeur de la ville. À notre arrivée, nous fûmes accueillis et aidés par des Cambodgiens. Enfin, nous étions en sécurité, désireux de rencontrer notre protecteur et notre famille. À tout cela s'ajouta la joie d'apprendre que le jour même de notre arrivée à Montréal, la femme de mon cousin avait donné naissance à un bébé : Robert !

Nous arrivâmes à notre logement. Dans ma chambre, les lits étaient superposés. Pas de problème pour le sommeil, car nous étions tous très fatigués après ce long voyage. Tout était très propre. Nous dûmes prendre une douche et ce fut la première fois de ma vie que je vis des robinets avec de l'eau chaude et de l'eau froide. On nous donna à tous un pyjama, une serviette, du savon, une brosse à dents, du dentifrice et un peigne. Celui qui s'occupait de nous avait des cheveux bouclés, ce qui nous fit penser que c'était une femme ! On n'avait jamais vu cela et nous le regardions tout avec étonnement. Dehors, il faisait froid. La neige tombait doucement en couvrant les branches des arbres, un spectacle très agréable que nous n'avions jamais vu au Cambodge. Seule notre enseignante nous avait parlé de l'hiver en Europe et à Montréal.

Nous étions à Longue Pointe depuis déjà quatre jours en attendant de rejoindre nos destinations. Un matin, on nous amena

⁶ Base militaire des Forces armées canadiennes/Unité de soutien de secteur Montréal.

chercher des vêtements chauds. Chacun de nous reçut un manteau, un foulard, un chapeau, des mitaines et une paire de bottes. Nous étions tous très heureux de ces nouveaux vêtements qui nous protégeaient du froid de l'hiver québécois. Le cinquième jour, vers quatre heures de l'après-midi, chaque famille fut prise en charge par son protecteur et amenée à son appartement.

Les Sœurs de Sainte-Marcelline vinrent chercher mon cousin et l'amenèrent voir sa femme à l'hôpital où elle venait d'accoucher. Quant à nous, nous allâmes à notre appartement de la rue Crevier à Saint-Laurent. Il faisait noir, mais la ville de Montréal était bien éclairée : il y avait de la lumière partout ! Nous étions ravis d'admirer cette belle ville. Nous avons pris le métro pour arriver, vers six heures du soir, à notre maison à Saint-Laurent. Vous pouvez imaginer à quel point nous étions heureux ! Beaucoup de personnes nous attendaient : les membres de notre famille, des religieuses, des enseignants, des étudiants, tous étaient là pour nous accueillir. Nous étions surpris de tant de gentillesse à notre égard.

Les chambres étaient très propres et ordonnées. Une des Sœurs me montra ma chambre, une petite pièce simple et bien rangée. Toutes les semaines, les Sœurs venaient nous rencontrer. Elles apportaient de la nourriture, des vêtements et beaucoup d'autres choses nécessaires. Ce sont elles aussi qui nous ont enseigné la cuisine selon les méthodes du pays. En effet, il y avait quantité d'aliments que nous ne connaissions pas. Elles nous ont également montré comment utiliser des produits de nettoyage pour le ménage. Après un certain temps, nous nous sommes familiarisés avec toutes ces nouveautés.

Les religieuses réussirent à trouver un travail de nuit à mon cousin, ainsi qu'un travail pour moi chez un couple : Santa et Claudio, propriétaires d'un restaurant appelé Ubaldo à Ville Saint-Laurent. Ceux-ci avaient trois enfants, deux filles et un garçon. L'aînée, Paola, fréquentait le pensionnat de la Villa Sainte-Marcelline à Westmount et restait à l'école du lundi au vendredi. Mira, leur deuxième fille, allait à l'école publique et rentrait tous les jours à la maison après les cours. Le petit qui avait trois ans s'appelait Johnny. J'aimais beaucoup ces enfants et je m'occupais volontiers d'eux. À la maison, je faisais le ménage, mais j'aidais aussi à la cuisine du restaurant que Santa et Claudio avaient aménagé en bas

de leur foyer. Ce ne fut toutefois pas facile pour moi de rester calme, car le petit avait peine à s'endormir, avant que sa mère ne revienne vers une heure et demie de la nuit. Il y avait aussi des disputes entre Mirna et Paola, car celle-ci étant l'aînée, elle prétendait être le chef de la maison et exigeait obéissance de sa sœur et de son petit frère. En outre, l'hiver québécois, particulièrement rigoureux, me causa des problèmes aux mains, car j'utilisais des détersifs sans me protéger avec des gants et des applications de crème adaptée. Malgré tout, je continuai à travailler pour cent dollars par semaine chez ce couple jusqu'au moment où Santa et Claudio cessèrent de me payer régulièrement et même arrêtaient tout simplement. Ils avaient évidemment des problèmes économiques, car ils avaient de moins en moins de clients à leur restaurant. Bien que peinée, je ne pouvais pas continuer à travailler dur sans salaire.



Westmount - La Villa Sainte-Marcelline

Quelqu'un me dit alors qu'il fallait aller demander au Centre d'emplois de m'aider à trouver un autre travail, ce que je fis. Cependant, ce ne fut pas aussi simple que je le pensais, car je dépendais du Centre de l'immigration et les religieuses m'avaient parrainée. Oh, que de problèmes pour vivre dans un pays, où il y avait tant de lois à respecter !

Je continuai à chercher du travail, mais en vain, car je demeurais toujours dans la liste d'attente. L'hôtel où travaillaient mes cousins semblait avoir besoin d'une femme de ménage, mais il fallait attendre que l'on m'appelle. L'appel téléphonique que j'espérais avec tant d'impatience ne vint jamais. Quelle grande déception pour moi !

Heureusement, les religieuses Marcellines vinrent à mon secours en m'offrant un travail chez elles, à l'école. J'acceptai volontiers, si bien que je restai à la Villa de 1981 à 1983, heureuse de rendre service et d'être avec les enfants.



Villa Sainte-Marcelline - façade

Ma vocation religieuse (1983-1984)

Je fus baptisée le 2 avril 1983 et pris le nom de Kateri, la toute première autochtone d'Amérique du Nord à être canonisée. À cette époque, elle venait juste d'être béatifiée par le Pape Jean-Paul II (1980). Le 26 juin de cette même année, date où ma mère avait quitté ce monde, je décidai d'entrer au couvent.

Je partis faire mon apprentissage de la vie religieuse au Collège Sainte-Marcelline. Ce ne fut pas facile, car je devais lutter chaque jour pour vivre dans la voie du Seigneur.



Montréal : entrée du Collège Sainte-Marcelline

J'aimais beaucoup le silence auquel j'étais presque obligée, car les Sœurs avaient beaucoup de travail et, de mon côté, je ne parlais

que très peu à cause des difficultés de la langue française. Cependant, la nuit, dans mon lit, je parlais ma langue, ce qui dérangeait ma compagne de chambre.

Tous les travaux étaient à ma portée et je ne me plaignais jamais. Rien n'était trop fatigant comparé au travail que je faisais au Cambodge, avant et après la guerre et surtout sous le régime des Khmers Rouges. Ma force morale me poussait à grandir dans la foi et dans la fidélité à mon engagement. Il y avait bien parfois quelques difficultés, mais ce n'était rien en comparaison avec les souffrances endurées auparavant.

J'aimais beaucoup la vie spirituelle et la prière. Je ne manquais jamais ma rencontre avec le Christ dans le Saint-Sacrement, car sans le voir je le sentais présent. Je lisais la Bible et l'Imitation de Jésus-Christ. J'y cherchais à mieux connaître le sens de ma vie religieuse et à mieux la vivre. Ces deux livres me montraient le rôle spécifique d'être toute donnée au Christ et ce que je devais faire pour lui. Je suivais le Christ pour lui-même et pour servir son Église, qui est son corps.

Mon travail, avant de partir pour l'Italie, consistait surtout à surveiller les enfants pendant les récréations : j'aimais bien cette occupation.

Je restai au Collège du 26 juin 1983 au 23 août 1984, jour où je pris l'avion pour commencer mon noviciat en Italie.

Ma vie au noviciat

Pendant deux années (22 août 1984 - 11 septembre 1986) je vécus ma préparation à la profession religieuse à Milan (Italie), à la Maison Généralice des Sœurs Marcellines.



Jardin de la Maison-Mère des Sœurs Marcellines

La première difficulté rencontrée fut la pratique de l'italien. Au Collège, on m'avait bien appris quelques notions de base, je le comprenais un peu, mais j'étais bien loin de pouvoir le parler. Les accents de cette langue si musicale me posaient problème. La liturgie et la récitation des psaumes en commun m'aidèrent à dépasser cet obstacle et j'appris la langue italienne grâce à la prière. Pour le reste, tout le monde était bien aimable avec moi. Sœur Amalia, maîtresse des novices, ainsi que mes compagnes faisaient

tout leur possible afin de me mettre à l'aise et de me rendre la communication moins pénible. Je peux dire que pendant ces deux ans je fus même gâtée.

La vie au noviciat était réglée et ponctuée par un horaire bien établi : lever à 6h du matin, méditation et célébration eucharistique à la chapelle. À la sortie de la Messe, la Mère Générale nous adressait une parole spirituelle, nous encourageant à progresser dans notre vie de consécration et de communion avec le Seigneur.

Après le petit-déjeuner nous allions rendre quelques services à la communauté des Sœurs : travail de ménage jusqu'à onze heures, suivi de l'enseignement de la maîtresse des novices.

Dans l'après-midi, après la vaisselle, nous aidions les Sœurs du collège voisin, Quadronno, pour la récréation des élèves. On m'avait confié les petits, de deux ans et demi à sept ans. Puis nous avions une autre instruction de la Maîtresse des novices, la visite au Saint-Sacrement, l'étude personnelle et l'office des vêpres avec la communauté.

Pendant le noviciat, j'eus l'occasion d'aller chanter la messe dans un foyer de personnes âgées, de participer au pèlerinage de la Congrégation à Lourdes, de visiter les villes de Pise et de Gênes et de connaître la mer. La maison des Marcellines à Gênes était immense avec un grand terrain où l'on trouvait un peu de tout : des arbres fruitiers, des légumes, des fleurs et même des lapins et des poules.

Les vacances d'été pendant ces deux ans se passèrent à Sori, au bord de la Riviera. J'étais ravie de contempler la mer que je n'avais jamais vue car, au Cambodge, mes parents n'avaient pas assez d'argent pour me permettre de séjourner au bord de la mer.

Malgré tout ce bonheur ma santé n'était pas très bonne : tension élevée, faiblesse physique, sensation de fatigue et d'épuisement causée par la chaleur accablante de l'été milanais.



Milan –Maison Généralice des sœurs de Sainte-Marcelline : la chapelle du Sacré-Cœur.

Mon retour au Canada et ma vie au Collège

De retour au Canada, je fus assignée à la Villa dans la municipalité de Westmount au sommet de la jolie ville de Montréal. Mon hypertension artérielle persistant, la Supérieure Mathilde jugea bon de me faire changer de résidence. C'est ainsi que le 15 août 1989 je fis mon entrée dans la communauté du Collège où je me trouve encore actuellement.



Ici je rends service à la réception, je suis surveillante des élèves du secondaire et m'occupe des plantes et des fleurs de la maison. J'aime beaucoup le contact avec les jeunes auxquels j'essaie de donner le meilleur de moi-même.

Malgré ma faiblesse physique et pour l'amour du Christ uniquement je m'efforce de servir ma Communauté et les élèves. Sa

force me soutient à chaque instant de ma vie. Il me comble de tout. C'est pour le Christ seul que je reste et me donne de tout mon être pour le servir de tout mon cœur. Je suis très exigeante envers moi-même ; il est donc difficile pour moi de ne pas l'être envers les autres. Je n'hésite pas à dire à nos élèves ce qui est juste et bon pour leur bonheur. L'amour n'est que donner sans rien attendre en retour. L'amour n'est que servir de tout son être et de tout son cœur. De nature, je ne suis pas une personne douce, mais j'éprouve de la compassion pour tous ces jeunes qui fréquentent notre école et ne sont pas heureux, attristés par tant de problèmes familiaux.



Sœur Kateri salue une ancienne élève lors d'une rencontre.

Je ne peux terminer mon histoire qu'en remerciant les Canadiens pour leur chaleureux accueil qui m'a permis de tourner la page et de recommencer une nouvelle vie sereine et heureuse.

Puisse mon histoire rendre aussi témoignage à tous ceux et celles qui ont risqué leur vie pour nous venir en aide. Que l'humanité n'oublie jamais et apprenne enfin, un jour, de ses erreurs.

Appendice





De retour au Cambodge sœur Kateri avec sa sœur, son beau-frère et leur petite-fille.



Soeur Kateri avec son arrière petit-enfant.



Le petit Harry avec ses grands-parents : M. Raw, le cousin de sœur Kateri et sa femme



De gauche à droite : Robert, le neveu de sœur Kateri, né lors de son arrivée au Canada, sa belle-sœur, avec l'épouse de Robert qui tient dans les bras le petit Harry et son cousin, M. Raw.



Une des cousines de sœur Kateri (la dernière à droite) qui l'a beaucoup aidée dans son aventure vers la liberté.



Une des trois filles de la cousine de sœur Kateri. C'est elle qui a construit une nouvelle maison là, où il y avait l'ancienne maison de sa grand mère.



Angkor Vat, le plus grand des temples du Cambodge, fut construit au début du XII^e siècle. Le temple est l'archétype du style classique de l'architecture khmère. Symbole du Cambodge, ce temple est classé au patrimoine mondial de l'Unesco.



Ankor-Wat : la grande allée qui conduit au temple.

Table des matières

Préface.....	3
Mon enfance.....	5
Mes parents	6
L'œuvre de charité.....	9
Après l'indépendance du Cambodge.....	13
Traité de Genève (9 novembre 1953)	13
Des souvenirs inoubliables	14
Mes études à Phnom Penh.....	16
L'année tragique de ma vie	19
Le Cambodge et le riz.....	22
Mes trois premières années à l'école Santhor Mok	25
Ma vie au Lycée	27
Tout avait changé	28
Le dernier jour.....	32
Du 17 avril 1973 à 1975.....	37
Le coup d'État du 17 avril 1975 - L'invasion des Khmers Rouges	37
Une prison sans mur.....	43
Le premier champ de bataille avec les Khmers Rouges.....	43
Départ pour Battambang.....	47

Camp des jeunes ou camp de bataille.....	51
Un soir pas comme les autres.....	52
Deuxième endroit de travail	57
Camp de repiquage du riz	57
La construction des barrages d'eau	61
Un moment terrible de ma vie.....	63
Camp de Veal-Trea	65
Camp de Kbal-Chaou	69
Hôpital Dawn-Tear	75
Une vie nouvelle.....	85
Une aventure imprévue	86
Le camp de Mak-Mun.....	89
La vie dans le camp des réfugiés de Mak-Mun	90
Le camp Nong-Samet	97
Au camp de Kao I Dang	105
Une fête inoubliable	112
Au camp de Surin.....	115
Chonburi	119
En vol vers Montréal.....	125

Ma vocation religieuse (1983-1984)	131
Ma vie au noviciat	133
Mon retour au Canada et ma vie au Collège	137
Appendice.....	141

